

Annuaire des écoles
L'ÉDUCATION

EN SUISSE

ANNUAIRE DES

ÉCOLES

UNIVERSITÉS

PENSIONNATS

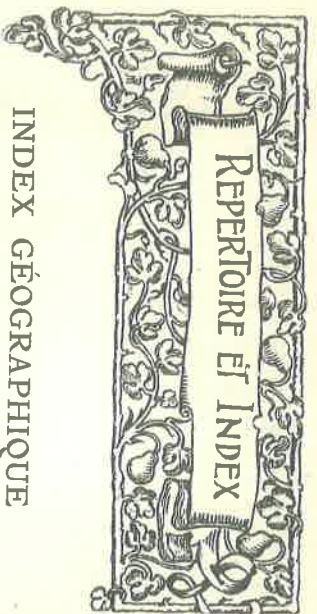
etc., etc.

1^{re} Édition
Année 1927-28



Administration :
Rue de la Pâtisserie, 18
E

Tous droits réservés
Alle Rechte vorbehalten



INDEX GÉOGRAPHIQUE

	Pages
Bâle	
Bellinzone (Tessin)	314
Berne	384
—	380
—	296
Brigue (Valais)	301
Chaux-de-Fonds (La)	295
—	286
—	244
—	243
—	210
—	242
—	240
—	241
—	244
—	243
—	206
—	210
—	256
—	281
—	270
—	274
—	269
—	277
—	274
—	274
—	274
—	272
—	260
—	155
—	164
—	121
—	163
—	162
—	120
—	132

La Coéducation des Sexes dans ses rapports avec la crise de la famille et la transformation de l'école

par
Ad. FERRIÈRE

Docteur en sociologie
Directeur-adjoint du Bureau International d'Éducation

1. La crise de la famille

On dit que, de nos jours, la vie de famille disparaît, que les mariages sont moins heureux que jadis, que l'union est moins intime entre conjoints. Et l'on nous montre les statistiques où le chiffre des divorces augmente chaque année. Evidemment le « Grand Amour » dont Ellen Key nous entretenait sur un ton lyrique et chaleureux dans son ouvrage : *De l'Amour et du Mariage*, paraît n'être le partage que de rares âmes d'élite. Et puis les conditions sociales actuelles se prêtent mal à cet approfondissement réciproque de deux âmes. Sait-on seulement s'approfondir soi-même ? Tout, au contraire, vous tire hors de vous-même. Sans grand calme de l'esprit, pas de Grand Amour. Or le calme n'existe plus. Il nous a quitté comme le rossignol et les autres oiseaux chanteurs ont quitté la banlieue des villes pour aller nicher loin des tramways, des trompes d'auto et de tout le vain bruit d'une civilisation envahissante. Peut-on conquérir ou garder le calme des temps jadis quand la poste, le téléphone, le télégraphe viennent vous secouer à toute heure du jour et de la nuit et attirer votre attention sur mille devoirs plus ou

moins terre à terre? Peut-on s'appartenir quand tout à tour, suivant la course ou le rang social, le cinéma, le théâtre, le conférencier, le chef d'orchestre, le soliste de renom ou la T. S. F. sollicitent votre attention et vous arrachent par lambeaux votre temps, ce temps que vous ne savez plus consacrer à vivre votre propre vie spirituelle?

Pas de calme, pas d'amour, disons-nous. Alors, comme l'instinct parle quand même, comme l'union des êtres avec ou sans consécration civile ou religieuse est l'aboutissement obligé de la plupart des existences, on y va à l'aveuglette, on se passe d'amour, de Grand Amour. On se contente de cette ombre de l'amour qu'est l'attrait des sens. Les jeunes et les téméraires font des folies dont ils reviennent souvent l'amertume au cœur. Les gens de sens rassis redoutent de se lancer dans des aventures dangereuses, font de « beaux mariages », quand ils le peuvent ou des mariages diis « de raison ». Pauvres gens! Ils tâchent de se leurrer sur les mots car les « beaux mariages » sont souvent les moins beaux qui soient et les mariages « de raison » les plus déraisonnables. Quant à l'amour vrai, à l'union intime de deux âmes dans l'exaltation de ce qu'il y a de plus noble en elles, hélas! ils n'en ont même pas connu l'avant-goût.

D'où proviennent de si fréquents naufrages de la vie de l'âme? D'où, ce désastre qui se répète lamentablement et aboutit, après Dieu sait combien de fiel et d'amertume, au divorce libérateur? Existences tissées de guerillas quotidiennes ou, dans les cas les moins douloureux, parti pris de vivre l'un à côté de l'autre en s'ignorant, et non l'un avec l'autre ou l'un pour l'autre: voilà le sort de combien de milliers de couples dont nous ne connaissons peut-être qu'un petit nombre, mais qui existent, à cette heure, un peu partout, s'accommodant d'une vie de purgatoire sans même avoir l'espoir d'un paradis au bout du compte!

Les causes? Nous en avons indiqué une: l'éparpillement de la vie d'aujourd'hui. Il en est une autre, aussi profonde, plus grave peut-être: l'éducation unilatérale des jeunes gens et des jeunes filles à l'écart les uns des autres. Car si l'on peut à la rigueur s'accommoder d'une vie agitée, si l'on peut parvenir à se mettre au-dessus des soucis et des tracassés et garder, envers et malgré tout, au fond de soi, un coin de sérénité, de calme et de beauté intérieure favorable à l'écllosion du vrai amour, l'éducation unisexuelle, en laissant chaque être, durant les années les plus débordantes de sa vie, dans l'ignorance de ce qui constitue les particularités psychologiques de l'autre sexe, crée un état d'esprit faux, plus que cela: faussé, anormal, dont l'empreinte est, pour beaucoup d'hommes et de femmes, indélébile.

2. Une solution: la coéducation. Comment étudier ce problème objectivement?

C'est donc la coéducation des sexes que nous pronouns. Nous prétendons que pour s'aimer il faut se connaître. Nous prétendons que toute connaissance suppose une comparaison. L'attrait des sens est déjà assez impératif en lui-même et possède un pouvoir assez grand de nous aveugler sur les qualités et sur les défauts — surtout sur les défauts — de l'être aimé, pour qu'on ne vienne pas y ajouter encore l'ignorance préalable et systématique de l'autre sexe. Mais voilà: la puissance de la routine est démesurée. Et il s'y ajoute, chez beaucoup de gens bien pensants, l'idée tenace que la présence des garçons et des fillettes sur les mêmes bancs d'école, leurs jeux et leurs ébats en commun doivent nécessairement être une source d'immoralité ou tout au moins présenter de graves dangers. Coéducation, dynamique, filmicoton rentrent pour eux dans la même catégorie, celle des objets auxquels on ne touche pas sans danger de mort.

Il y aurait pourtant un moyen pour ces gens de se persuader que la coéducation ne possède pas ces vertus négatives, ce serait de s'assurer de ce qui se passe dans les écoles coéducatives, dans les bonnes surtout. N'en ont-ils pas le temps ? D'autres l'ont trouvé. Écoutons les rapports et les observations qu'ils en ont rapportés.

Une réserve tout d'abord : il est difficile de traiter scientifiquement la question de la coéducation. En psychologie la condition d'une bonne expérience scientifique, celle qui se résume dans la formule : « toutes choses égales d'ailleurs, telle cause produit tel effet », ne peut pas être remplie. Deux êtres vivants ne sont jamais identiques, pas plus qu'un même être à deux périodes de son existence. Ce qui a réussi à l'un peut nuire à l'autre. Ce qui a donné ici de bons résultats, peut ailleurs conduire à un échec. Aussi bien doit-on dans ce cas procéder par approximations, comparer non des individus mais des masses et se contenter, en place de la formule : « toutes choses égales d'ailleurs... » d'une formule plus souple : « toutes choses d'ailleurs analogues ». Puis il faudra tenir compte de certaines impressions qui se traduisent en jugements, qui peuvent être justes, mais non se convertir en chiffres et en statistiques. Le domaine de la vie de l'âme ne peut être percé à jour que par une âme vivante. Les jugements de valeur occupent, dans cet examen, une place prépondérante. Dirait-on que le jugement de valeur n'a rien à voir avec le jugement de fait qui seul ressortit à la science ? Beaucoup de philosophes le soutiennent. Ce n'est pas notre avis. Constatons que tout tend à un accroissement de puissance ou, comme le disait Guyau, à une vie plus extensive et plus intensive à la fois ; constater que, en vue de cette fin qui recule sans cesse dans l'infini, les êtres emploient des moyens divers ; que ces moyens ont une efficacité plus ou moins grande pour viser à cette fin, ce sont là des constata-

tions d'ordre psychologique où le jugement de valeur se confond avec le jugement de fait. Seule une science qui se bornerait de parti pris au domaine du visible et du palpable se refuserait à admettre ce point de vue. Mais ce serait dénier à la psychologie tout droit à l'existence. Certes, la science tend à s'exprimer par le nombre. Mais là où elle ne le peut pas, à moins d'abdiquer, elle doit se contenter d'approximations. Sans être pragmatiste orthodoxe, on doit admettre que la science a un rôle à jouer dans la vie, surtout lorsqu'il s'agit d'un problème aussi délicat que celui de savoir s'il y a plus de bien ou plus de mal à attendre de la coéducation des sexes. N'est-ce pas tout simplement un problème d'hygiène, d'hygiène de l'âme ?

L'expérimentation comparée n'étant pas possible, il faudra nous contenter d'observations comparées. Disons ici quelles sont nos sources. Elles sont de trois sortes : l'observation directe, le résultat d'enquêtes et les livres, c'est-à-dire l'observation d'autrui. Nous avons pu faire des observations directes dans quatre internats coéducatifs dont nous avons interrogé avec soin les directeurs, maîtres, élèves des deux sexes et de tout âge, parents d'élèves, anciens élèves aujourd'hui adultes. A ces observations nous avons ajouté des enquêtes faites en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre. Dans ce dernier pays, le lieutenant-colonel J. G. C. Curtis a mis à notre disposition, puis légué, un volumineux dossier. Nous avons enfin procédé à l'étude comparée d'une vingtaine d'ouvrages ou d'articles. Mais, comme il arrive, notre opinion, pour en être plus fondée n'en est pas pour cela plus arrêtée. Sans aller jusqu'à dire avec Platon : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien », nous confessions avoir peu de goût pour les déclarations globales et les jugements en bloc. Au contraire, l'expérience enseigne à se garder des généralisations hâtives. Elle nous ramène sans cesse des

principes aux particularités individuelles. L'individu, voilà l'objet qu'étudiera une science digne de ce nom. Ce qui est vrai de deux individus ne l'est déjà plus tout à fait de chacun d'eux.

Il est possible cependant de parler de la coéducation avec une certaine objectivité, cela d'autant plus facilement que les arguments des partisans et des adversaires de ce procédé éducatif sont souvent marqués, hélas, au coin d'une subjectivité déplorable. Introduire le scalpel dans ces blocs tout faits, distinguer ce qu'une science plus avérée peut y discerner de vrai et de faux, c'est le moyen de se rapprocher d'une vue plus saine des choses. C'est cet effort d'impartialité que nous voudrions tenter ici.

3. Quelles sont les objections formulées contre la coéducation ?

Les ouvrages, articles, pamphlets en faveur de la coéducation sont innombrables. Ceux de ses adversaires sont rares. Nous avons eu toutes les peines du monde à en découvrir cinq ou six. Cela est naturel. Le Moyen-Age nous a légué l'école unisexuelle. L'école a commencé par être utilitaire, professionnelle, destinée aux garçons seuls. Il y a relativement peu de temps qu'on s'est avisé que les femmes pouvaient aussi prétendre à une certaine instruction. La routine et, ajoutons-le, un certain bon sens ont éloigné les parents de l'idée de mettre leurs filles dans l'engrenage rude et brutal des études officielles de garçons. Il en résulte que les partisans du *status quo* ont pour eux l'immense majorité : ils n'ont guère besoin de se défendre contre la petite armée des novateurs qui multiplie ses attaques. Et puis le *status quo* est un si mol oreiller et il est si difficile de trouver des arguments probants pour défendre ce qui est, contre ce qui pourrait être, mais n'est point encore !

N'importe ! Si l'éducation telle qu'elle est, en séparant les sexes, est un préjugé ancré par des siècles de pratique, bon gré mal gré ce préjugé tombera. Et si c'est faire œuvre utile, plus que cela : œuvre moralisatrice et civilisatrice que de le battre en brèche, que les novateurs y aillent de bon cœur. La science objective est une arme solide qui se trempe dans la lutte et sous les coups de laquelle le subjectivisme et la superstition devront tôt ou tard battre en retraite.

Voyons tout d'abord les arguments des adversaires de la coéducation. Ils adressent à ceux qui la pratiquent trois griefs principaux : de céder à des motifs d'économie, de surmener les jeunes filles en les soumettant au régime des garçons, d'éloigner chacun des deux sexes de son idéal propre. C'est du moins ce qui ressort des écrits de Stanley Hall en Amérique, de Cecil Reddie en Angleterre, de Fr.-W. Foerster en Allemagne, les trois adversaires les plus sérieux que nous ayons rencontrés.

L'économie en elle-même n'est pas un mal ; elle le devient si on lui sacrifie des valeurs plus hautes. Au surplus, le reproche de Stanley Hall concernant l'infériorité de la culture scientifique impartie par des femmes qui décroissent, dit-il, la jeunesse masculine américaine des études sérieuses et objectives, ne concerne pas la coéducation elle-même.

L'objection visant le surmenage des jeunes filles est plus sérieuse. Il est certain que faire étudier des jeunes filles dans des lycées de garçons est une aberration psychologique. C'est l'argument qui éloigne, à bon droit selon nous, la plupart des parents de la coéducation. Il y a parmi les jeunes filles des exceptions. Il n'en reste pas moins que la grande masse n'est pas rompue aux exercices violents, pas plus du corps que de l'esprit. Il y a à cela des motifs de physiologie et de psychologie que confirment les expériences innombrables faites un peu partout. Mais est-ce bien la coéducation

qui en est coupable ? Non point. Le coupable est le régime scolaire actuel, celui de la culture intégrale et identique pour tous. Individualisez l'enseignement comme cela se fait dans plusieurs Ecoles nouvelles ; autour d'un centre de culture générale, groupez des spécialités accessibles à ceux qui les désirent : réunissez les élèves d'après leur force et non d'après leur âge, et vous aurez un canevass sur lequel chacun et chacune brodera, selon ses goûts et ses forces, son programme personnel, sans qu'il puisse plus être question de surmenage.

Le troisième argument des adversaires de la coéducation subsiste donc seul. Il est très fort. Si vraiment l'école éducative éloigne le jeune homme et la jeune fille de leur idéal respectif, la question est tranchée : il ne reste plus qu'à les renvoyer dans leurs lycées-casernes et leurs couvents.

Stanley Hall redoute la concurrence de l'homme et de la femme sur le terrain économique. La lutte devrait être réduite au minimum. La place naturelle de la femme est au foyer. « Vous amenez une dégénérescence du type féminin, dit-il en substance. Vous élevez des abeilles-travailluses et non, comme autrefois, des abeilles-reines. » Fœrster, lui, ne voit pas seulement le mal dans l'avenir, il le voit dans le présent. Selon lui, les jeunes gens et les jeunes filles sont si différents de nature qu'il est contraire à tous les principes d'hygiène physique et morale de les élever en commun. L'école mixte tend à créer une égalité artificielle entre les sexes, ce qui est directement contraire à l'idéal du mariage qui est une inégalité de rôles et de devoirs. Tandis que deux inégalités complémentaires s'harmonisent, deux égalités ne peuvent qu'entraver en lutte et l'enjeu est au plus fort. L'homme doit certes conquérir certaines qualités au contact de la femme : il doit apprendre à estimer l'éternel féminin

et à transformer sa virilité brutale en esprit de déférence selon l'idéal de la chevalerie ; la femme, de son côté, peut gagner à l'exemple de l'homme la volonté calme et ferme qui augmentera chez elle sa capacité de renoncement, éclairera sa conscience, magnifiera son dévouement et pourra élever son amour jusqu'à l'héroïsme. Mais tout cela, ajoute Fœrster, n'est possible que dans et par l'amour, selon l'idéal qu'en a donné le christianisme. Cela exclut en tout cas ce nivellement des particularités, résultat d'une vie commune et d'obstacles auxquels on se mesure en commun. Car il faut d'abord, conclut-il, que chaque sexe forme son caractère propre avant de pouvoir devenir pour l'autre un élément éducatif.

Le Dr Cecil Reeddie, fondateur et directeur de la première Ecole nouvelle à la campagne à Abbotsholme en Angleterre, est encore plus catégorique que Fœrster. Son antiféminisme accentué ne s'accommode d'aucun compromis. L'homme est la force conquérante du monde, la femme en est la puissance conservatrice. Il faut exalter la virilité de l'homme. Il faut que le jeune garçon apprenne à mater son corps, à tempérer son esprit dans la lutte des idées ; il ne faut pas craindre que sa rudesse native s'exalte en propos violents : ces propos ne sont que le cadre d'une énergie que rien n'entrave. Loin de l'élément féminin, le jeune homme, pense-t-il, oubliera qu'il existe un problème des sexes. Lorsque sa puissance spirituelle, trempée de virilité, l'aura mis en possession de son être complet, alors, même en présence de la femme, il saura rester lui-même. La coéducation au contraire, en excitant sans cesse à nouveau le sentiment érotique, écrase et abat la virilité naissante du jeune garçon. La dépression morale qui en résulte fait en lui des progrès incessants et exerce ses ravages surtout dans le domaine de la volonté. Car les curiosités malsaines

non satisfaites sont les plus dangereuses. « En théorie, nous dit Reddie, la coéducation est une insanité. En pratique elle conduit à tous les vices. » Voilà ce qu'il prétend avoir appris de nombreux maîtres de « public schools » mixtes en Amérique.

4. Il faut réduire le problème à ses éléments essentiels

Ne rejetons pas *a priori* ce témoignage pessimiste, mais recherchons dans quels milieux et dans quelles conditions ces insuccès ont pu se produire. Nous verrons qu'il s'agit invariablement d'écoles où la coéducation des sexes est poussée trop loin au point de vue intellectuel, jusqu'à l'identification des études, et pas assez loin dans les échanges sociaux libres et la collaboration active à des œuvres utiles. Toute entrave artificielle à la libre interférence des sexes est ressentie comme un stimulant de la curiosité. L'éducateur qui ne voudrait et ne pourrait s'appuyer que sur la surveillance extérieure incessante et tracassière ferait mieux de renoncer à la coéducation. C'est sur la discipline intérieure qu'il faut compter, sur l'esprit de l'école, sur la franchise dans les rapports, sur la confiance de l'élève pour le maître. Certes, cela exige des conditions parfois difficiles à remplir. Cela exige que les enfants soient élevés en commun dès leur jeune âge, qu'on ait distingué et éloigné à temps les éléments à qui la coéducation ne convient pas ou qui ne conviennent pas à la coéducation. A notre époque de névrose, les cas pathologiques ne sont pas rares.

Cela exige en outre de la perspicacité de la part des maîtres, un sens psychologique de ce qui distingue les sexes. Et voilà, devant tant de conditions à remplir, on en vient à hésiter et à se demander s'il ne vaut pas mieux jeter le manche après la cognée. Après tout, si l'argument des abeilles-travailleuses et des abeilles-reines de Stanley Hall

n'est guère concluant dans une société organisée de telle façon que le *struggle for life* s'y trouve imposé par les circonstances aux femmes elles-mêmes, on peut toujours recourir aux écoles pour jeunes filles seules. Foerster et Reddie se déclaraient satisfaits...

Oui, mais il y a autre chose. Il y a le mal énorme que peut faire et fait souvent l'éducation unisexuelle. De ce mal nous aurons à reparler, comme nous aurons à examiner la portée réelle, expérimentale, des objections exposées plus haut. Cet examen impartial seul nous permettra de voir dans quel sens penche la balance.

Et à propos d'expérience scientifique et d'examen impartial, nous ne pouvons résister au désir de faire part au lecteur de l'amusante sensation de contraste que nous avons éprouvée à lire coup sur coup deux ouvrages sur la coéducation. L'un émane du chanoine Fournier et porte comme titre suggestif : « La Coéducation des Sexes. Son immoralité et son illégalité. » C'est un pamphlet haineux contre la « promiscuité » des garçons et des fillettes sur les bancs de l'école. L'auteur nous apprend que dans les écoles de village, en France, il est permis de n'avoir qu'une seule classe dans les communes de moins de 500 habitants.¹ Mais les sexes doivent être soigneusement séparés en classe et dans la cour qui doit être partagée par une claire-voie. Dans les agglomérations de plus de 500 habitants, il faut une classe pour garçons grands et petits et une classe pour filles, petites et grandes. Or, de nombreux instituteurs réunissent leurs élèves par âges, les petits d'un côté, les plus grands de l'autre et commettent le délit de mélanger les sexes. Le mal sévit, paraît-il, dans $\frac{1}{10}$ des communes de France. Dans

¹ Voir aussi Auguste RIVER, avocat à la Cour d'appel de Lyon, professeur à la Faculté catholique de Droit : « Le mélange des sexes dans les écoles primaires publiques », revue Hélios, Paris, 15 sept. 1922.

les quelques départements de France qu'il mentionne, l'auteur trouve 509 classes mixtes. Jugez des horreurs qui doivent s'y commettre ! Vous pensez que l'auteur va nous citer des faits horripilants ? Le bon chanoine cite *quatre* cas d'abus, l'un dans le Doubs, l'autre en Haute-Savoie et deux dans l'Ain. Quatre cas seulement sur 509 écoles : c'est un panégyrique des effets moraux de la coéducation ! Il ne nous dit malheureusement pas le nombre de scandales qui se produisent dans les écoles de garçons seuls et de filles seules. On demande à cet égard des statistiques comparatives et... honnêtes.

Écoutez encore Mgr Ricard, archevêque d'Auch, évêque de Condom, etc. :

Ce n'est pas sans rougir, N. T. C. F., écrit-il dans une de ses lettres pastorales, que nous allons révéler une plaie dont souffrent certaines de nos écoles... Que voyons-nous parfois dans nos campagnes ? On voit dans plusieurs de ces écoles des maîtres qui, au mépris des lois scolaires elles-mêmes, et surtout au mépris de cette pudeur simplement naturelle dont on doit entourer l'enfant, transforment leur école en école mixte : ils laissent à l'institutrice les plus petits des deux écoles et ils associent les grands et les grandes dans un honteux mélange, côte à côte, souvent face à face, sur les mêmes bancs, sans se demander ce que peuvent produire sur des imaginations naissantes ces dangereux rapprochements : qui sait même si, dans l'esprit de certains, ce n'est pas un calcul réfléchi pour démoraliser nos jeunes générations ?

Le reste est à l'avenant. Certes, nous ne sommes pas suspect de manquer de sympathie au catholicisme. Nous respectons toute conviction religieuse sincère et génératrice de vie morale ascendante. Mais que dire d'un opuscule comme celui du chanoine Fournier qui ne cite presque aucun fait, qui, en fait de bibliographie ne mentionne qu'un nom : celui d'un Norvégien adversaire de la coinstruction identique des sexes, et qui conclut : « Nous croyons avoir suffisamment

prouvé la vérité suivante : la coéducation... est immorale et illégale. » Si la loi, pourrions-nous lui faire remarquer, n'autorise pas le mélange des sexes, n'est-il pas dangereux, au simple point de vue de la tactique, de la prendre comme point d'appui, alors qu'elle peut être modifiée d'un jour à l'autre ? N'est-ce pas achever en s'y appuyant trop fort, une planche pourrie et prête à craquer ?

Nous avons fermé cet opuscule plein de fiel pour ouvrir le livre d'un Anglais, M. G.-F. Burness, sur : « La Coéducation dans les écoles secondaires ». ¹ Quelle atmosphère difficile ! Quelle prudence ici dans les affirmations ! Quelle objectivité scrupuleuse ! M. Burness a adressé un questionnaire détaillé à 61 directeurs d'écoles coéducatives d'Angleterre, embrassant 14,722 élèves, soit 7058 jeunes filles et 7664 garçons. Chacun de ces directeurs a répondu soigneusement, mais sincèrement, selon sa conscience, sans faire de panégyrique, ne cachant ni le bien ni le mal. De la divergence même des avis il est permis de se faire une opinion : il est des points douteux, des problèmes non résolus, d'autres où règne au contraire l'unanimité la plus concluante. Nous aurons beaucoup à puiser dans ce livre. Et que nous voici loin des anathèmes sans fondement du chanoine Fournier !

5. Le problème central : le point de vue moral et la thérapeutique préventive

Somme toute, la question de la coéducation, indépendante de celle de la coinstruction, se pose de la façon suivante :

Sommes-nous autorisés à croire que le mélange des sexes tend à assurer à chacun d'eux une évolution normale ?

A-t-il pour effet d'atténuer ou d'accroître la virilité chez les garçons et la féminité chez les jeunes filles ?

¹ Lille, 1912.

Ces deux problèmes sont connexes. On ne peut étudier l'un sans l'autre. Une évolution normale n'est pas seulement celle qui présente le caractère négatif qu'est l'absence de symptôme pathologique. C'est celle qui augmente et accroit la puissance spirituelle de l'individu, qui le met en pleine possession de ses forces spirituelles et morales. A cet égard l'irradiation psychique est le signe le plus manifeste, peut-être même le seul authentique, de l'état de santé psychologique.

Il n'est plus permis de nos jours de parler de sexualité sans se reporter à la théorie de Freud. La psychanalyse sous ses différentes formes a eu un succès public qui suffirait peut-être à discréditer toute autre théorie scientifique. Elle n'est pourtant pas, croyons-nous, à dédaigner. Délivrée des outrances de l'école de Vienne, l'école plus récente de Zurich présente des hypothèses dont quelques-unes ne manquent pas de vraisemblance. Mais notre rôle n'est pas d'entrer en discussion sur ces points très controversés¹. De la thèse psychanalytique nous ne voulons retenir que deux points : ceux qui concernent le refoulement et la sublimation.

En 1909 déjà, alors que nous ignorions tout de Freud et de la psychanalyse, nous avons écrit, dans la *Semaine littéraire* de Genève, les lignes suivantes : « Dans les établissements où l'on élève un sexe à l'écart de l'autre, les sentiments très naturels et légitimes d'affection, de tendresse, de don de soi qu'éprouve chaque enfant sont *refoulés* et par là intensifiés souvent de façon excessive et irrémédiablement faussés. D'où ces cas trop fréquents de déséquilibre psychique dont les suites sont, on le sait, extrêmement graves. » On trouve ici, avant la lettre, la thèse centrale de la psychanalyse.

¹ Voir à ce sujet le chapitre sur la psychanalyse dans notre ouvrage « Le Progrès spirituel », Genève, éditions Forum, 1927.

Selon l'opinion de Freud et de ses acolytes — à laquelle, dans le cas particulier, nous croyons pouvoir donner notre pleine adhésion — la plupart des troubles psychiques graves (folie, hystérie) affectant les domaines du sentiment et de la volonté proviendraient d'émotions d'ordre étroitement refoulées. De même qu'une désharmonie musicale peut trouver sa résolution dans une harmonie à laquelle elle s'enchaîne naturellement, ainsi les processus émotifs doivent pouvoir se résoudre normalement en actes de différentes sortes. Ce seront, dans l'ensemble, les actes de poursuite ou de défense suivant qu'ils ont, à leur source, un désir ou une crainte. Or les contingences de la vie opposent à ces poursuites et à ces défenses des obstacles souvent insurmontables. C'est le cas en particulier dans le domaine qui nous occupe. Des lois morales et sociales parfaitement justifiées s'opposent à la libre expansion de tous nos instincts. Une lutte s'établit dans l'être humain entre l'animal individuel et l'animal social. Mis en demeure de sacrifier l'opinion sociale dont il a besoin pour vivre, ou l'instinct qui cherche à s'affirmer en lui, l'individu, le plus souvent, sacrifie l'instinct pour conserver son rang social. L'instinct se frayerait alors, selon Freud, une voie souterraine dans les couches du subconscient et viendrait éclorre sous forme d'aberration du sentiment ou de la volonté, souvent de longues années après qu'il a été refoulé.

Disons-le tout de suite : le refoulement des instincts brutaux est un phénomène normal. Il porte le nom de domination sur soi-même. Il est loin de l'esprit de Freud et de ses disciples — qui prétendent d'ailleurs se cantonner sur le terrain de la science pure — de prêcher une morale qui laisserait la bride sur le cou à toutes les lubies. Il n'est heureusement pas nécessaire d'aller jusqu'à cette extrémité pour éviter les refoulements dangereux, ceux qui peuvent

conduire à des effets pathologiques. Les aberrations des sens ne naissent que de désirs longtemps et violemment comprimés, d'une accumulation lente et prolongée d'énergie explosive. Or chaque âge de la vie comporte, dans le domaine sexuel, certains désirs qui sont naturels, normaux, équilibrés, désirs de caresses, désirs de savoir. Le désir suprême de l'organisme, celui de l'union physique, n'apparaît normalement que chez l'adulte et à la suite seulement d'une lente et profonde interpénétration de deux âmes : cette interpénétration est précisément l'amour digne de ce nom. Si l'appétit sexuel se manifeste plus tôt, chez l'adolescent, voire chez l'enfant, ou s'il apparaît isolé de son contexte spirituel profond, c'est qu'il y a déséquilibre et ce déséquilibre, s'il n'est pas purement héréditaire, sera dû neuf fois sur dix à un refoulement de désirs normaux : on aura, par convention sociale ou pour toute autre raison, indûment négligé les satisfactions légitimes et tout inoffensives dues au jeune organisme ou au jeune esprit : tendresse maternelle, explications simples et naturelles.

Telle est la théorie du refoulement de Freud, appuyée, il faut le dire, sur un nombre considérable de faits positifs. Seulement il faut y apporter un correctif. L'école de Freud semble supposer que c'est, suivant les cas, telle ou telle émotion brutale, prématurée, bien déterminée, qui est à l'origine des psychoses étudiées. Que ces émotions, causes déterminant en apparence des états morbides, existent, et qu'elles jouent à la longue un rôle subliminal considérable, c'est ce qui n'est que trop vrai. Mais nous avons la conviction que, dans nombre de cas, une évolution sexuelle normale eût été atténuée, sinon écartée tout à fait, la toxicité de ce virus émotif. Le traumatisme psychologique, comme on l'a dénommé, apparaît donc bien plutôt comme le symptôme conscient d'un mal déjà ancien, gisant à l'état potentiel,

si l'on peut dire, dans le subconscient, que comme un fait nouveau, agissant de but en blanc sur le domaine affectif.

De cette théorie du refoulement l'application pratique apparaît évidente : il faut donner à l'enfant les satisfactions normales que réclament son corps et son esprit : caresses maternelles, baisers, chaude affection agissant sur le cœur comme le soleil agit sur le corps, éclaircissements répondant à ses désirs et strictement adaptés à son degré de développement intellectuel. Ne pas dépasser la norme des caresses, ne pas procéder à des explications prématurées, mais ne pas priver l'enfant de ce dont sa nature a besoin — et cette nature variera du tout au tout d'un enfant à l'autre, — c'est là le problème à la fois délicat et difficile de l'éducation sexuelle. Seule une mère, à qui son enfant est rattaché par le lien profond de l'hérédité, une mère saine et équilibrée, pourra savoir intuitivement ce dont son enfant a besoin. Surtout pas de mystères, pas de fausse honte, d'anathème muet jeté sur tout ce qui touche au sexe. C'est un héritage néfaste que nous tenons du Moyen-Âge où le mépris de la chair, inspiré par Plotin, touchait à l'exagération. Que tout ce qui concerne l'organisme humain, ce temple de l'âme, soit simple, sain, clair, naturel. Il y a beaucoup plus de pureté d'âme et de vraie pudeur spontanée chez un enfant à qui le peu qu'il aura désiré savoir aura été présenté comme de belles grandes lois de la nature, que chez celui qui, privé de renseignements élémentaires, tenu à l'écart des questions par manque de confiance ou par pudeur maladroite inspirée par le milieu ambiant, se torturera peut-être l'esprit sur les moyens de savoir quand même ce qu'il n'ose demander.

Nous avons dit que le refoulement des instincts brutaux est un phénomène normal qui porte le nom de domination de soi-même. La matrisse des tendances biologiques, ajoutons-

nous avec M. Hilaire Deman¹, doit être accompagnée d'une transposition au profit de notre être affectif supérieur. C'est là ce que Freud a appelé la sublimation. Nous y reviendrons à propos de la formation maternelle et paternelle. Disons seulement ici que le don de soi à un idéal — santé de la nation, progrès de la race, triomphe de l'esprit sur la matière, consécration à des valeurs religieuses, obéissance à l'impératif de la conscience ou à la volonté de Dieu — est la condition *sine qua non* de donner à l'existence une signification et de relier en un faisceau cohérent toutes les énergies saines de la personnalité.

6. L'influence réciproque des sexes

Le principe du retoulement et son antidote : la politique de la porte ouverte, une fois posés, les applications se présentent multiples à nos yeux. Nous n'en retiendrons qu'une, celle qui concerne l'influence d'un sexe sur l'autre.

Chez l'enfant, l'affection spontanée et ardente se porte indifféremment et suivant les âges sur ses parents, sur des adultes — souvent sur un adulte de sexe différent, ainsi que l'a montré Stanley Hall, — sur des camarades de même sexe ou de sexe opposé. Tout cela est normal. Cela ne cesserait de l'être que si l'affection pour un contemporain du même sexe devait se prolonger outre-mesure et si les relations avec ceux de l'autre sexe ne pouvaient se développer comme le réclame la nature. C'est une erreur fréquente de croire que le problème de la vie érotique ne se pose que dès le moment où les organes de la procréation sont prêts à fonctionner. Sans remonter à un âge aussi tendre que ne l'admettent certains tenants de la psychanalyse, on peut constater chez de très jeunes enfants une préoccupation

¹ *Pour l'Ère Nouvelle*, 1922, n° 2, p. 41.

manifeste dans ce domaine, ou du moins une irradiation psychique portant la marque patente du sexe. Chacun a vu de jeunes mâles galants et de jeunes femmes coquettes et qui n'ont encore que trois ou quatre ans tout au plus.

Cette prise de contact psychique se poursuivra jusqu'à l'âge adulte sous bien des formes différentes et en apparence opposées. A travers les jeux de l'enfance, l'hostilité et la rivalité de l'adolescence, jusqu'à l'attrait tout tissé d'idéalisme de la jeunesse, mille actions et réactions entrecroisent leurs interférences affectives. Malheur à qui interrompt ce travail subliminal ! Malheur à qui soustrait le jeune garçon à l'influence adoucissante de la jeune fille ! Malheur à qui prive la jeune fille de l'exemple stimulant du jeune garçon ! Ses puissances de vie, encore captives sont incoercibles. Si elles ne trouvent pas leur débouché naturel dans les relations sociales inoffensives, joyeuses et saines, elles se frayeront une voie vers l'aberration. Au lieu de l'équilibre né de la libre expansion de l'individualité, ce sera le déséquilibre nerveux avec tout son cortège de misères physiques, intellectuelles et morales.

La preuve de ce que nous avançons n'est que trop facile à fournir. Qu'on pénètre dans un internat-caserne de garçons seuls ou dans un internat-couvent pour jeunes filles seules, on aura le triste spectacle de ce que sont les âmes privées de soleil. Car l'affection d'être de l'autre sexe est une lumière et une chaleur dont toute âme a besoin. Nous ne nous appesantirons pas sur ce sujet douloureux. Depuis 1783 déjà, où Mary Wollstonecraft élevait la voix dans sa *Vindication of the Rights of Women*, on a dit et redit le mal que se font les uns aux autres les individus ainsi parqués en commun. On ne le redira jamais assez. A-t-on exagéré ? Nous croyons au contraire qu'on est resté au-dessous de la vérité, le mal n'étant pas seulement dans l'homosexualité

avérée, mais atteignant indirectement, par la seule privation des relations sociales normales, les esprits mêmes qui paraissent échapper à la contagion et demeurer sains.

Le danger est certes moindre dans les externats, surtout si la famille réunit des frères et sœurs et si des rapports sportifs ou de sociabilité amènent de fréquentes rencontres entre garçons et filles du même âge. Mais là où le spectacle est le plus éloquent — le croirait-on ? — c'est dans les internats coéducatifs, dans ces collèges à la campagne où une vie active, saine et naturelle amène le maximum d'épanouissement physique et mental chez les jeunes gens et chez les jeunes filles. Rien de tel qu'une vie riche, variée et active où les énergies peuvent s'extérioriser en œuvres utiles, pour tenir en bride les instincts. « Dans la vie, dit fort bien Burgess¹, plus le champ de nos intérêts est élargi, plus l'esprit est occupé de sujets ayant pour nous un intérêt salutaire, plus nos pensées sont dirigées en dehors de nous dans une sphère plus large que notre petite personnalité, moins nous serons exposés à devenir les victimes d'une sensibilité nerveuse. »

Dans ces écoles, l'esprit est celui d'une grande famille. Une gâtée de bon aloi y règne. Qu'il naisse des affections, des amitiés ardentes, cela arrive, quoique le cas soit peu fréquent. Mais le flirt y est pour ainsi dire inconnu ; le flirt dans ce qu'il a de vain, de dissimulé, d'audacieux et de timide à la fois, pour tout dire : de faux, ne peut pas naître sur ce terrain de franchise et d'ouverture d'esprit. Il est condamné à l'avance à y périr. S'il naît quand même, dans ce milieu où tout se voit et où tout se sait, il ne tarde pas à succomber sous les sifflets et le ridicule. Le mot de Jean-Paul Richier restera éternellement vrai : « Mélanguez les sexes pour les élever au-dessus d'eux-mêmes, car deux

¹ BURGESS, *Op. cit.*, p. 190.

garçons préserveront parfaitement douze filles ou deux filles préserveront douze garçons contre toutes les suggestions mauvaises, tous les mots douteux et tous les actes grossiers. S'il s'agit au contraire d'une école pour jeunes filles seules ou pour garçons seuls — je ne voudrais rien garantir ! »

7. Psychologie comparée de l'homme et de la femme

On vient de voir sous quel jour nous apparaît le problème de la coéducation lorsqu'on l'éclaire à la lumière de la théorie du refoulement de Freud. Il s'en faut cependant de beaucoup qu'il soit par là résolu. Sa pratique présente des nuances qu'il est bon de connaître si l'on ne veut pas aboutir à des échecs. Avant de répondre aux objections que nous avons entendu formuler, il est donc nécessaire d'approfondir encore la question, de nous demander entre autres quelle est la caractéristique globale de chaque sexe et comment chacun évolue en présence de l'autre.

Nous ne voulons pas nous engager ici dans une longue controverse sur la question de savoir ce qui appartient en commun aux deux associés du genre humain et ce qui les distingue. Il y aurait des pages à écrire sur les différences intellectuelles de l'homme et de la femme. C'est un cliché de répéter que le premier a l'esprit plus créateur et que l'esprit de la seconde est plutôt assimilateur. Dans ses *Lettres à Françoise*, Marcel Prévost cite ce joli mot du Prince de Ligne : « La femme fait les moeurs, tandis que les hommes font les lois ». M. Marion, dans son ouvrage sur la *Psychologie de la femme*, estime que l'homme a surtout — surtout, pas exclusivement ! — en partage la raison, et la femme, l'amour, par où il entend le cœur, le dévouement, l'altruisme. « La raison et le cœur ne s'opposent pas nécessairement, affirme-t-il. Chaque sexe, sans doute, penchera plus d'un côté. Mais l'éducation peut et doit essayer de

donner à l'amour de la femme la raison et la justice pour règle, et d'attacher à la froide raison de l'homme les ailes de l'amour. » Tendances à l'idéalisme d'une part et de l'autre tendance au réalisme, puissance prépondérante du subconscient ou au contraire de l'esprit réfléchi, émotivité ou sang-froid, autant d'antithèses bien connues. C'est à peu près ce qu'exprime M^{me} J. Kooststra¹ quand elle attribue « à l'homme la force, l'égoïsme, la volonté inébranlable, la pensée logique conduisant à la science, la décision, la passion, la justice ; à la femme, la délicatesse, l'altruisme, l'imagination, l'intuition, avec leurs corollaires : la foi, le tact, le sentiment doux et durable, la charité. » Mais que de choses ne peut-on pas mettre sous ces mots et, dès lors, à combien de malentendus ne peuvent-ils pas conduire ?

Dans un article intitulé « L'Homme et la Femme en psychologie »², M^{lle} Marguerite Evard, du Locle, auteur de l'ouvrage bien connu : « La Psychologie de l'adolescente », fournit une documentation riche et variée :

« Champfort disait : « Les femmes ont dans la tête une case de moins et dans le cœur une fibre de plus. » Le domaine des *sentiments* est le propre de la femme, au point qu'Auguste Comte l'appelait « le sexe affectif », tandis que l'autre était pour lui le « sexe actif » ; quoique trop catégoriques, ces expressions approchent de la vérité. Le propre du sexe féminin est en effet l'émotivité ; cela résulte sans doute de sa constitution, de sa moindre stabilité nerveuse et aussi de sa vie plus sédentaire. La psychologie scientifique est loin d'avoir mis en lumière tout le domaine affectif. L'*inconscient*, qui est comme le passé venant influencer la manière de penser, de sentir, de vouloir de l'individu, joue un rôle plus grand chez la femme que chez l'homme, chez le génie que chez le « gros tas ». La *vie affective* se manifeste chez le 74 % des célébrités étudiées par

¹ J. KOOSTRA, *Onze groote kinderen*, I, pp. 197-198, Amsterdam, van Kampen, 1918, cité par H. DEMAN, *Pour l'Ère nouvelle*, oct. 1922, p. 78.

² *Le Journal du Bien public*, janvier 1919, p. 6.

Heymans, chez les 2513 sujets moyens pour 45,9 % des hommes et 59,8 % des femmes ; personnellement, sur 400 sujets, j'estime que le 46 % des hommes et le 58 % des femmes sont émotifs. La sensibilité manifestée par écriture, d'après Crépieux-Jamin, est vive chez 73,6 % femmes et 24 % hommes sur 3000 sujets, modérée chez 17,9 % femmes et 66 % hommes. Les perturbations mentales féminines sont le plus souvent d'ordre émotif ; chez l'homme, les trois quarts sont d'origine intellectuelle. La femme est en moyenne douée d'une émotivité plus intense que l'homme, non seulement du fait de son expressivité, mais en profondeur ; l'affectif s'associe aux représentations, aux associations, aux souvenirs, aux actes du vouloir et de l'imagination. En outre, la fréquence des répressions émotives est telle, qu'elle constitue chez la femme une chaîne à peine interrompue dans toute la durée de la vie ; c'est pourquoi Michelet la considère à peu près comme une malade. L'état émotif chez l'homme est, au contraire, un écart de la normale ; tandis que la femme n'est bien dans sa sphère naturelle que lorsqu'elle vibre. Elle est partisan passionnée dans les grandes et petites choses, à horreur de la tiédeur — c'est pourquoi les antimilitaristes voudraient la tenir à l'écart de l'arène politique. Plus que l'homme, elle recherche les émotions fortes (drame et tragédie au théâtre, goût des crimes, du frisson, de l'horreur), des choses sanguinaires (courses de taureaux, exécutions, empoisonnements). Les états émotionnels durent plus longtemps chez la femme qui, d'ailleurs, passe plus vite que l'homme de la gaieté à la mélancolie (35,6 contre 29,8 %). Les *tendances égoïstes* ne sont pas plus l'apanage d'un sexe que de l'autre. Dans les *tendances altruistes*, la femme est nettement supérieure ; l'amour atteint chez elle à l'esprit de sacrifice et recèle presque toujours quelque chose de maternel, qu'il s'applique à Don Juan lui-même : « Dès le berceau, la femme est mère, folle de maternité ; pour elle toute chose de la nature se transforme en petits enfants » (Michelet). On prétend que l'amitié, par contre, est plutôt masculine ; « Il est cependant des amitiés féminines exquises de fidélité et de dévouement, plus chaleureuses, plus ardentes que celles de l'homme » (Marion). Dans les *tendances abstraites* ou supra-sociales, c'est l'homme qui prime, dit-on. Pour ce qui est de concevoir les principes du devoir, de la justice, de l'honnêteté, de l'amour de la vérité, soit : dans l'application au devoir, la femme est combien plus enthousiaste, faisant abstraction de ses désirs plus aisément que l'homme ; elle est plus consciencieuse dans le travail

salarié ou libre; elle a accès aux plus hautes sphères de la morale. La femme a d'instinct le sens de la justice; mais elle est patriale; elle est plus véridique cependant que l'homme, même quand elle n'est encore qu'une écolière. Les tendances conservatrices, par contre, sont le propre de la femme; pour les mœurs, les usages, l'organisation sociale, elle n'aime pas l'innovation et, pour cette raison, beaucoup de femmes sont opposées au suffrage féminin. Le *sentiment religieux* est bien plus intense chez la femme; mais elle est plus attachée aux rites, aux credo, voire aux superstitions (charlatanisme, magnétisme, scientisme, théosophie), tandis que l'homme fait l'examen critique; elle aime le mystérieux, l'obscur, donne dans le mysticisme, tandis que l'homme est plutôt au fanatisme, à l'extatisme ou à la stigmatisation. L'*abstraction* captive l'homme qui s'enthousiasme pour le droit, la liberté, l'égalité, le progrès; le patriotisme de la femme s'intéresse plus aux dirigeants qu'aux idées. En *esthétique*, le sens critique est lapanage de l'homme, l'enthousiasme le fait de la femme.

« Si nous établissons le bilan des aptitudes des deux sexes, l'*intégrité psychologique* est incontestable; tout diffère entre l'homme et la femme, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, la volonté, l'affectivité, autant que si nous étions en présence de deux espèces animales distinctes. Malheureusement, on conclut de cette inégalité psychologique, à l'infériorité intellectuelle de la femme, préjugé millénaire que les théories et les faits scientifiques battent vainement en brèche. La femme n'est pas inférieure à l'homme au point de vue psychique, elle est *autre* et son intelligence, mieux développée, serait capable d'une utilisation beaucoup plus grande si l'on voulait d'une part *féminiser* davantage l'enseignement des *jeunes filles* et travailler dans le sens des *aptitudes féminines propres*. »

Ces renseignements, si intéressants soient-ils, sont en partie empiriques. N'en existe-t-il pas de plus objectifs? Les Américains, avec leur goût pour les statistiques gigantesques, vont nous répondre. Voici les conclusions d'une étude de MM. C. Burt et R. C. Moor intitulée: « Les différences mentales entre les sexes ». ¹

¹ « The mental differences between the sexes ». *The journal of experimental pedagogy*. Dernier article du fascic. de décembre 1912, p. 364-385. Traduit de l'anglais d'après les *Archives sociologiques* de Bruxelles, N° 25, p. 371.

« Nous avons examiné les degrés différents et les différents aspects de la vie mentale. Nous avons considéré chacun des processus conscients importants qui peuvent être mesurés par les moyens expérimentaux et, pour chacun des points, nous nous sommes efforcés de formuler le degré de différence des sexes sous une forme exacte et comparable. Notre conclusion principale peut être formulée comme suit: A peu d'exceptions près, les différences innées entre sexes, au point de vue de la constitution mentale, sont étonnamment petites — beaucoup plus petites qu'on ne le pense généralement et que la pratique ne nous conduit à l'admettre. Ni au degré le plus simple, ni au degré le plus complexe, ni à aucun degré intermédiaire; ni du côté intellectuel, ni du côté pratique ou affectif, nous n'avons trouvé entre les sexes de différences aussi grandes que celles constatées sur quelques points caractéristiques d'ordre physique. Dans la mesure où les différences innées manifestent quelque tendance générale sous leur aspect particulier, elles tendent plutôt à diminuer qu'à augmenter, à mesure que nous nous élevons des processus simples de la sensation et du mouvement jusqu'aux processus plus complexes du raisonnement. Il semble, somme toute, qu'elles soient presque toujours plutôt quantitatives que qualitatives. — manifestant des différences dans le degré de développement, chez un sexe ou chez l'autre, des capacités communes aux deux sexes, et non des différences dues à la présence, chez un sexe, de certaines capacités qui seraient absentes chez l'autre.

« Cette conclusion comporte toutefois quelques petites exceptions qui coïncident plutôt avec les résultats de nos observations quotidiennes qu'avec la ligne générale de nos conclusions. Or il est intéressant de se demander si quelques-unes de ces différences spéciales, qui font varier la tendance plus générale qui vient d'être exprimée, peuvent être attribuées elles-mêmes à l'intervention de quelque principe général.

« Nous avons remarqué que, dans le domaine de la sensibilité, tandis que chez la femme c'est la sensation en elle-même, au sens *absolu*, qui se manifeste de la façon la plus fine et la plus délicate, chez l'homme, au contraire, c'est la sensation *relative* qui présente ces qualités. La femme sent davantage, l'homme discerne mieux. La femme l'emporte sur l'homme particulièrement dans cet ordre de sensations qui ont une haute valeur affective: odeurs, couleurs, sons, toucher. L'homme l'emporte sur la femme surtout dans le domaine des sensations qui ont une haute valeur intellectuelle et pratique :

mouvements, poids, lumière, sensations des surfaces, aperception des Jouguens et des plans. Il serait utile de pouvoir résumer cette différence en deux mots. Empruntant deux termes qui sont familiers aux psychologues dans des limites plus restreintes, nous pourrions désigner la sensibilité de la femme comme *protogynique* (à accentuation affective), celle de l'homme comme *épiéristique* (à accentuation intellectuelle). En outre, la femme surpasse l'homme dans la capacité d'apprendre des mouvements nouveaux et de nouvelles associations d'idées ; mais l'homme surpasse la femme dans la rapidité, l'exactitude et la régularité avec laquelle il reproduit des mouvements déjà appris et des idées déjà associées. Enfin, la femme excelle partout où des émotions doivent intervenir dans des processus d'ordre mental plus élevés et les exprimer de façon immédiate et manifeste par des transformations motrices et organiques. D'autre part, partout où des différences se manifestent dans la capacité de raisonnement et dans la puissance de l'attention, elles semblent pencher légèrement en faveur de l'homme. Il y a lieu de croire qu'une certaine quantité de la matière grise à la base du cerveau, connue sous le nom de *thalamus* (le ganglion principal du tronc cérébral) est chez l'être humain, au moins en partie, en relation avec l'élaboration de sensations d'une espèce plus primitive, de caractère hautement affectif, et avec l'expression naturelle des émotions ; et une autre portion de la matière grise à la surface du cerveau, connue sous le nom de *cortex* (l'enveloppe extérieure des hémisphères cérébrales) serait plutôt en rapport avec les perceptions sensorielles plus récemment évoluées et avec la sensibilité discriminative. De plus, le thalamus apparaît comme le centre présidant à l'expression naturelle des émotions, et le cortex, au contrôle des mouvements et à la coordination des mouvements et des associations d'idées déjà acquis, ainsi qu'à la reproduction et à l'exécution de ces mouvements et de ces associations une fois acquis. On est ainsi tenté de résumer ces différences spéciales en déclarant que, chez l'homme adulte, le cortex tend à paraître comme plus complètement organisé ; chez la femme adulte au contraire, le thalamus serait plus complètement organisé. Pour exprimer les choses de façon brève et simple : la vie mentale de l'homme est avant tout corticale, celle de la femme avant tout thalamique. »

Ce document est-il connu de M^{me} Dr Mathilde Vaerting ?

On peut se le demander. Cette maîtresse femme, auteur de

deux livres importants¹, prêché un égalitarisme entre les sexes que MM. Burt et Moor, malgré — ou à cause de — leur prudence même jugeraient excessif.

Nous permettra-t-on d'en dire ici quelques mots et d'essayer notre avis ? Cet écrivain, polémiste avant tout, défend des thèses justes avec une acrimonie antimasculine qui révèle un complexe refoulé. Elle attribue tous les maux de la femme — et de la société — au fait que l'Etat est entre les mains de l'homme ; lisez : du mâle. D'où assujettissement légal et moral (au sens étymologique de « mœurs ») de la femme ; d'où suggestion éducative et sociale exercée sur la femme et créant chez elle un complexe d'infériorité. C'est ce sentiment subconscient d'infériorité, produit artificiellement, qui serait cause chez elle des infériorités constatées par les statistiques comparées. Dr Vaerting n'apporte pas de preuves de l'égalité qu'elle suppose entre les capacités des sexes, ses présumptions, fondées sur la situation morale de l'homme et de la femme, dans les Etats régis par des femmes : Egypte, Sparte, etc., nous laissent sceptiques. Qu'il y ait des abus dans la société actuelle, on ne le nierait pas ; que la loi soit injuste et que la suggestion d'infériorité de la femme soit largement répandue, ce sont, hélas, des faits évidents. Nous demandons l'égalité des droits, mais avec la conviction que l'inégalité des aptitudes n'en ressortira que mieux. Alors — et alors seulement — le problème se posera sur son terrain véritable. Etant donné le but : progrès spirituel de l'humanité dans son ensemble et de chaque individualité en particulier, comment concevoir la collaboration de l'homme et de la femme — de chaque individualité masculine ou féminine — pour que ce progrès se réalise de façon harmonieuse, par l'apport complémentaire de chacun, selon ses aptitudes dominantes ?

¹ Dr M. VAERTING : *Wahrheit und Irrtum in der Geschlechterpsychologie* et : *Männerstaat und Frauenstaat* (Karlsruhe, G. Braun).

Les revendications égalitaires excessives des féministes outrancières, leur ton acerbe ou amer, leurs appels à la violence ressorissent à la psychanalyse. Les cas incurables ne doivent pas, par ailleurs, causer à l'humanité des craintes sur son évolution à venir; il est à présumer que les hommes ne se prêteront guère à en perpétuer la race. Seule la femme vraiment féminine attire et retient l'homme vraiment masculin, et c'est l'antique polarité complémentaire des sexes qui continuera à présider à la naissance de l'humanité de demain. Ces dames s'en plaindront: la lutte des nationalismes et la lutte des classes ne leur suffit pas! Faisons au moins en sorte, par coéducation bien comprise, que la Société de demain écarte les deux grands obstacles à l'harmonie complètementaire des sexes, obstacles contre lesquels les féministes protestent à juste titre: les lois arbitraires et injustes et les suggestions sur l'infériorité de la femme.

On dit que Mme M. Væring prépare un troisième volume où elle nous exposera sa philosophie constructive. Nous l'attendons à l'œuvre. Nous serions surpris, d'ailleurs, qu'elle méconnût la supériorité actuelle de la position de la femme saine et normale sur le terrain spirituel, celui qui importe avant tout. Que la femme laisse à l'homme le terrain limité et froid de la pensée calculatrice et tournée vers le monde extérieur; dans le monde illimité et prodigieux du subconscient, elle exerce une royauté que nul ne lui conteste, royauté bien autrement forte et féconde pour les destinées du monde à venir; ne sont-ce pas la mère et l'éducatrice qui forment, à leur âge le plus tendre et le plus malléable, l'homme de demain?

8. Psychologie comparée du garçon et de la fillette

Ceci nous conduit à un autre problème qui nous rapproche de l'objet de cette étude: l'éducation. Peut-on observer une différence fondamentale, non plus entre hommes et femmes

seulement, mais entre garçons et filles? Car si les caractéristiques complémentaires des adultes, hommes et femmes sont un motif de croire que la présence réciproque et constante d'individus de chaque sexe est nécessaire au point de vue psychologique, tant pour les uns que pour les autres, et a pour effet d'éviter le développement unilatéral et exclusif des intelligences et des caractères, ne sera-ce pas bien plus vrai encore chez les enfants?

Or, il est intéressant de noter comment ces caractères se marquent nettement dès l'enfance et comment les petits hommes et les petites femmes de six ans, de huit ans, de dix ans se campent déjà nettement en face les uns des autres. Or, précisément, en décembre 1907, la *Semaine littéraire* de Genève a fait une enquête auprès d'un certain nombre d'enfants des écoles primaires. On a demandé aux garçons: « Que pensez-vous des filles? » — Et aux filles: « Que pensez-vous des garçons? » — Les réponses sont amusantes, elles sont instructives aussi. Nous ne croyons pas pouvoir faire mieux que de citer ici une partie du spirituel article que Mme L. Hautsourca a consacré à cette enquête dans la *Semaine littéraire* du 25 février 1908:

Que pensent-ils les uns des autres les marmousets qui s'en vont le sac ballant sur le dos, en faisant sonner les billes dans leurs poches, les jouvencelles aux longues jambes maigres, aux tresses ondulantes nouées d'un nœud-papillon?

Les garçons, eux, n'y vont pas de main morte. D'un bel accord, sans mièvrerie ni circonlocutions solides, en un style d'une savoureuse robustesse, mais qui donne mieux à penser de leur franchise que de leur orthographe, — ils déclarent à l'envi que les filles sont « peigneuses, grognons, peu prétenseuses, morchardenses, pleurnicheuses et comères ».

Tel qui « ne les déteste pas », leur souhaite d'être moins « babillardes ». Un Alceste sans vergogne désire qu'en classe « elles aient toujours la couture pour laisser les garçons sentir » et qu'elles ne se croient pas trop savantes. Un autre constate qu'elles se font trop

belles, dépensent leurs sous mal à propos et « se blaguent » dans la rue.

Ah ! le beau dédain exprimé sans ambages !

Quel chemin sinueux à parcourir pour arriver à la conception lyrique que se feront, du sexe faible, les jouvenceaux à l'heure de la naissante moustache ? Seront-ils devenus plus tolérants ? Auront-elles dépuillé la forme « chenille » pour déployer des ailes imprévues ?

Les filles, elles, y ont mis plus de façons : non moins perspicaces, elles savent déjà, d'intuition, la force persuasive de la douceur. Enjôleuses, elles caressent, égratignent un peu de la fine pointe de l'ongle — assez pour faire rougir, pas assez pour faire saigner.

Il y a de la maternité, déjà, dans la manière de dire les choses. C'est la bonne voix insinuante de la maman qui rappelle à l'ordre le plus petit, la voix grondeuse démentie par le sourire.

Toutes se plaignent de la turbulence, des cris, des mots douteux, des gestes désordonnés. Mais les pilules sont enveloppées de sucre et de papier doré. Elles pressentent, les fines mouches, que cette exubérance, cette force, cette ardeur de vivre et de faire son chemin à coups de poings seront mises à leur service et qu'elles seront leur sauvegarde.

Si elles émettent le vœu timide et gentil « qu'ils soient plus aimables avec les filles », vite, elles ajoutent : « Ils veulent bien être gentils avec nous, on le voit dans leurs yeux, mais c'est leur caractère d'être un peu brusques ». Et ce caractère ne leur déplaît point.

Pour la forme, parce que c'est plus correct et que personne, après les chats, n'apprécie plus la correction que les femmes, à cause des culottes béantes et des mains sales, elles prêchent le calme, la tenue, s'indignent quand ces messieurs rentrent chez eux « croûtés comme des animaux sauvages ».

Mais ce « sans-sonci » les amuse. Quelques-unes en conviennent loyalement. Elles seraient fort attrapées, les petites, et seraient capables d'en vouloir aux fées, si leurs vœux étaient pris au sérieux et les hardis compagnons transformés en saints de bois.

« Un garçon ne peut pas avoir les mêmes défauts qu'une fille, ni les mêmes qualités, mais il pourrait, quand même, l'imiter en plusieurs points », assure une jeune Minerve.

Et la plus spontanée de la bande donne, sans avoir l'air d'y toucher, la morale de l'histoire : « Je serai bien contente quand nous

serons de nouveau mélangés ; nous ne nous « bataillerons » au moins plus ! »

Parfaitement. Mélanges-les ! Habitues-les à vivre les uns parmi les autres, comme dans la vie. Nous les rendrons indulgents les uns aux autres et leur épargnerons les éternels malentendus.

Que nos filles s'aguerrirent à entendre discuter un peu fort, à voir, sans sémouvoir, échanger quelques horions de bonne guerre, à accepter et proclamer la vérité quoi qu'il en coûte et à donner plus de valeur à leurs paroles en les prodiguant moins.

Que les garçons s'accoutument à ménager leurs sœurs, à s'occuper un peu des autres, pour parler comme une des petites, à apprécier et à respecter ce qu'il y a de faiblesse physiologique dans les défauts qu'ils stigmatisent si bien chez les filles. Être franc, c'est être fort et elles le sont si peu ! Qu'ils les acceptent comme compagnes, même sur les bancs de l'école, et ne raillent pas leur désir de savoir, qui n'est, en germe, que le désir de se rapprocher d'eux.

Plus tard, leur rencontre ne sera pas une surprise. Elle ne croira pas, romanesquement, qu'il est un Prince Charmant venu tout exprès pour elle d'un pays de rêve; lui ne pensera pas qu'elle appartient à une race différente et inférieure avec laquelle il faut user de condescendance quand on n'use pas de brutalité.

Ils parviendront, peut-être, à se comprendre. A moins que la boutade soit vraie d'un misanthrope de ma connaissance, qui prétend que, le jour où ils se comprendront, l'homme et la femme ne pourront plus jamais s'aimer.

Voilà, n'est-il pas vrai, un joli tableau, bien brossé, de ce que sont les uns pour les autres les gamins et les fillettes de huit à douze ans !

De douze à seize ans, le spectacle change petit à petit. Avec la puberté, les antagonismes s'aiguisent. Habituee à dominer de son intelligence précoce son camarade et contemporain plus long à comprendre les choses, la fillette ne veut pas se laisser distancer par lui. Elle fait un effort pour garder l'avance, reconquérir le terrain perdu en classe, au jeu partout. C'est le moment de tenir en bride plus que de coustume ces jeunes organismes exubérants. Les allures garçonnières ne vont qu'un temps. Les « backfisch » ne vous rap-

pellent - elles pas ces jeunes chiens à patres énormes déjà, dont l'allure trop souple et « dégingandée » trahit l'insuffisante coordination de l'effort? Cette phase, pour déplaisante qu'elle soit, est normale. Elle décele la santé. Elle se trouve en général accentuée quand la grande fille se mêle aux jeux et aux querelles des garçons. Les gestes sont rudes; le parler, sinon grossier, est du moins violent. Mais, pour peu que la voix de la nature parle assez haut, cela ne dure pas. Une réaction se produit. La vraie féminité, un instant reléguée à l'arrière-plan, reparait, plus consciente d'elle-même. La chrysalide fait place au papillon.

Il se produit une évolution caractéristique chez le jeune garçon, lui aussi. De douze à seize ans, son mépris de la fille s'accroît encore. C'est tout au plus s'il la tolère près de lui. Il ne la regarde pas. Si elle ne l'indispose pas positivement, du moins elle l'indiffère. Il ne manque cependant pas une occasion de lui marquer combien sa sensiblerie le choque, combien sa coquetterie et ses bavardages lui font horreur, à quel point il stigmatise ses petits acéroses à la loyauté et à la franchise. Mais cette phase, elle aussi, passe : elle est normale, elle rentre dans les voies et moyens de la nature. Très courte dans les écoles coéducatives, elle est plus marquée là où les sexes se connaissent mal et n'ont pas l'occasion d'apprécier leurs qualités respectives, soit en classe, soit dans une collaboration quelconque, artistique, domestique ou manuelle.

Puis vient la troisième phase, celle qui suit la puberté et va jusqu'à la jeunesse, de seize à vingt ans. La supériorité du jeune homme dans les études scientifiques complexes et précises à la fois, son pouvoir de création et sa force physique prépondérante ne sont plus en question. La différenciation est consommée. La rivalité n'a plus de raison d'être. Petit à petit, alors, il revient à la jeune fille. Il sent ce qu'elle pos-

sède de plus que lui : son intuition, sa puissance de sympathie, sa grâce aussi. Elle, de son côté, lui a pardonné sa rudesse d'antan. Elle a pressenti depuis longtemps que sous l'écorce rugueuse se cachait une force qui, un jour, serait sa protection et son appui. Et chacun, sentant ce que l'autre aime en lui, ce qui l'attire, développera inconsciemment ses plus belles qualités.

9. Une constatation : les garçons gagnent en virilité, les jeunes filles en féminité

Or, c'est là, on s'en souvient, que nous arrêtaient MM. Reddie et Fœrster. Le Dr Reddie conteste à la coéducation le pouvoir de développer les énergies viriles chez les garçons. A son avis, le garçon perdrait beaucoup plus que la jeune fille au régime mixte. Il y laisserait sa virilité, c'est-à-dire son énergie, son courage, sa bravoure, son honneur. Il y laisserait surtout sa franchise, le plus bel apanage de l'homme, compromise par le voisinage de la jeune fille, qui est toujours maniérée et dissimulée (c'est lui qui parle). Fœrster n'est pas loin de partager ce point de vue. Les jeunes filles de l'Université de Zurich lui ont paru trop rudes et trop viriles; il l'attribue au rapprochement des sexes. Perte de la virilité d'un côté, perte de grâce de l'autre, nivellement des contrastes, voilà quel serait le bilan de la coéducation.

Nous nous demandons s'il n'y a pas quelque parti pris derrière ces jugements sommaires. Nous voudrions, en particulier, poser à M. Fœrster la question suivante : ne serait-ce pas précisément le défaut de coéducation antérieure qui a produit chez les jeunes filles de l'Université de Zurich les allures disgracieuses qui l'ont si fort choqué? Au reste, sur le point en litige, les témoignages favorables à la coéducation abondent : sur les soixante et un directeurs d'écoles

mixtes questionnés par M. Burness, il n'en est pas un qui soit de l'avis de MM. Reddie et Förster. Ils sont presque unanimes à dire que les jeunes filles ne perdent pas les qualités qui constituent le charme de leur sexe. Un directeur fait remarquer que les garçons n'aiment pas les jeunes filles aux manières rudes et bruyantes. Un autre est d'avis que le peu de raffinement que perdent les jeunes filles de son école est plus que compensé par ce qu'elles gagnent en confiance en soi, en largeur de vues et en simplicité.¹ Elles apprennent à réprimer le penchant qui les pousse à se tourmenter outre mesure; elles arrivent à contrôler et à maîtriser leurs sentiments.² De leur côté, les jeunes gens répriment spontanément les propos légers ou grossiers. Bravoure et rudesse ne sont point synonymes. Voici un passage de Burness caractéristique à cet égard :

« Ceux qui soutiennent que les élèves des écoles coéducatives courent le risque de s'y efféminer et de s'y amollir semblent oublier qu'un des traits saillants de la femme est précisément son admiration pour tout ce qui dénote chez l'homme un grand courage et une grande force physique. Les vertus spartiates ont toujours fait l'admiration des femmes... Le jeune homme qui fait preuve de courage, d'endurance et d'adresse est généralement, pour les jeunes filles, un objet d'admiration.

« Loin d'affaiblir, chez le jeune homme, le côté viril de sa nature, la vie de l'école mixte tend plutôt à développer en lui les qualités qui font l'honneur de son sexe. La présence des jeunes filles est, pour les jeunes gens, un stimulant qui les pousse à faire preuve de courage et à déployer toute l'énergie dont ils sont capables. »³

Et ailleurs :

« Il est de notre expérience que la jeune fille élevée dans une école mixte tend certainement à devenir plus franche d'allure, d'esprit moins léger et moins affecté par des maïseries (n'oublions pas

¹ Burness, *op. cit.*, p. 265.

² P. 189.

³ P. 219.

qu'il s'agit de jeunes filles anglaises!); à notre avis, ceci ne peut être qu'une chose à désirer. Le but de l'éducateur n'est pas de reproduire le type de femme que l'on trouve dans les romans du siècle dernier: c'est-à-dire, la femme remplie de fausse affectation et d'élegance factice, qui trouverait moyen de s'évanouir en un clin d'œil lorsqu'elle trouverait sa sensibilité choquée.»¹

C'est aussi l'avis du D^r Otto Andersen, de l'Université de Christiana. Parlant d'élèves de 15 à 18 ans, il écrit :

« J'ai constaté que la réunion des deux sexes à l'école était entièrement avantageuse. Les garçons sont entraînés vers le bien par l'exemple des filles, qui ont des manières plus délicates et cultivées. De même, ces dernières perdent certains de leurs caprices et elles deviennent plus loyales et plus franches: elles ont plus de confiance en elles-mêmes et elles savent mieux se honner. Leurs goûts intellectuels s'élargissent. »²

Hermann Hoffmann,³ directeur d'une école coéducative, et que nous avons connu, écrit aussi :

« Le jeune garçon est porté par sa nature à dissiper le superfina de ses forces dans des activités sauvages. La nature féminine, plus fine et plus compliquée, porte la jeune fille vers les occupations s'attachant à de menus objets. »

Qu'on crée les circonstances provoquant le travail en commun et, au contact de la clarté d'esprit du garçon, la fillette deviendra plus franche, verra les choses de plus haut; le garçon gagnera au contact de l'autre sexe plus de noblesse et plus de tenue. Le recteur K.-E. Palmgren, qui a dirigé, dès 1876, la célèbre *Samskola* de Stockholm, comprenant 300 garçons et fillettes, a noté les mêmes observations.⁴

¹ Burness, *op. cit.*, p. 221.

² Cité par Burness, *op. cit.*, p. 276.

³ *Generösame Erziehung von Knaben und Mädchen*, Berlin, Gerdes & Hödel, 1903, p. 16.

⁴ PALMGREN, *Erziehungsfragen*, vol. VI de la Bibliothèque Pédagogique Internationale, Altenburg, Bonde, 1904, p. 20.

Enfin, Mrs Mary Ralph, directrice d'une école coéducative anglaise, dit aussi :

« Ce contact leur permet d'apprécier la force *véritable* et la faiblesse *véritable* de chaque individualité et d'acquiescer ce bon esprit de camaraderie dans le travail et dans le jeu qui est le meilleur antidote contre le flirt. Les jeunes filles qui ont joui de la coéducation sont toujours beaucoup plus égales de caractère et de conduite que celles qui ont été élevées à part, même si on a inculé à celles-ci tous les beaux principes de morale qu'on n'a pas eu besoin de prêcher aux élèves des écoles coéducatives. Quant aux garçons, ils ont plus de manières, sont plus polis et n'ont pas la tendance des autres à se gausser des filles. »¹

10. Une autre constatation : l'évolution sexuelle se déroule de façon plus normale et plus équilibrée

Quand aux curiosités malsaines que le Dr Reddie, partageant en cela le point de vue du chanoine Fourrier et de l'archevêque Ricard, croit si fréquentes, nous n'y voyons qu'un fantôme qui l'a haï. La théorie et les faits sont contre son opinion. A moins d'hérédité pathologique, il ne peut y avoir, nous l'avons vu, de curiosité non satisfaite et, par conséquent, de préjugé que là où il y a eu refoulement indu. Nous le demandons : quelle curiosité pourrait-il y avoir dans une école où, comme à celle de l'Odenwald, garçons et fillettes font tous les matins, jusqu'à l'âge de dix ans, un quart d'heure de gymnastique ensemble entièrement nus ? Ou, comme à Wickersdorf, lorsqu'aux travaux des champs les jeunes gens travaillent le torse nu, tandis que les jeunes filles sont en sandales et vêtues d'un pantalon et d'un sweater qui dissimulent à peine leurs formes naissantes ? Et tout le monde trouve cela naturel, si naturel qu'un jour, lors d'une excursion estivale, jeunes gens et jeunes filles s'étant baignés

¹ Cité par P. GENÈRE dans son « Mémoire aux autorités de Hesse-Darmstadt », 1909, p. 35.

dans le Neckar, après s'être dévêtus à 300 mètres les uns des autres, ils en vinrent à mêler leurs ébats, dans les ondes d'abord, puis sur les radeaux de bois flottants, sans que personne parlât en être choqué le moins du monde. Nul ne songea à s'en cacher auprès de ses parents, et les parents, s'il faut en croire le récit — le vrai parfois peut n'être pas vraisemblable ! — n'y trouvèrent, eux non plus, rien à redire. Bien entendu, nous ne donnons pas ce fait comme un modèle à suivre, mais comme un exemple. C'est le résultat d'un long processus où la haute valeur morale de « l'esprit de l'école » a joué un rôle prépondérant.

Veut-on, comme pendant à ce tableau, une vision de ce qui se passe dans le monde animal lui-même ? Qu'on lise ce qu'en dit M. Hachet-Souplet dans son livre si suggestif « De l'animal à l'enfant » :

« Les chiens, les loups, les renards qui vivent dans les mêmes enclos que les femelles de leur espèce s'en préoccupent beaucoup moins que les sujets vivant ordinairement séparés et qui se trouvent exceptionnellement rapprochés d'individus du sexe opposé ». Et de cette observation il déduit que la seule vision et les contacts furtifs de tous les jours attirent la tension de sexualité potentielle.

En faveur de la moralité dans les écoles mixtes, il y a d'ailleurs des présomptions très fortes. Un rapport « contre » la coéducation — ou plutôt contre la co-instruction intégrale — présenté à la suite d'une enquête faite dans les écoles du Grand Duché de Bade, conclut cependant à la parfaite réussite du système en ce qui concerne la moralité. ¹ Fœrster le reconnaît lui-même. Il y a plus : il y a les avis des parents, bien placés pour en juger. Or Burness affirme que « dans les pays où se pratique la coéducation, quelles que soient les critiques énoncées contre le système en général, la faveur

¹ Cf. 7. *Moktor*, « A propos de la coéducation », revue *l'Éducation*, 1913, p. 299.

publique lui semble entièrement acquise au point de vue des résultats moraux ».¹ Il apporte dans le même sens des témoignages nombreux. Voici celui du Rec. C. Grant, directeur de la St George's School, à Harpenden :

« Je ne crois pas que tout danger d'une conduite immorale, de la part des élèves, puisse être évité dans les écoles où les sexes sont élevés séparément, car l'éducation sous ce régime est tellement en opposition avec la nature, qu'il nous est impossible d'y enseigner le respect du sexe.

« Dans une école coéducative, bien dirigée, ce danger est presque nul.

« Parmi les avantages les plus frappants que l'on a signalés ici, dans cette école, nous avons noté les suivants : une absence totale de toute forme de conversation impure ; une amélioration remarquable dans les mœurs, et la disparition de cette sorte de tristesse qui caractérise, plus ou moins, toutes les institutions monastiques.

« En s'associant avec les jeunes filles, nos garçons apprennent à être plus travailleurs, et ils perdent ce sentiment de brutalité qui est souvent très développé dans les écoles de garçons.

« D'un autre côté, ils deviennent plus chevaleresques et plus virils. Du côté des jeunes filles, nous n'avons remarqué aucune tendance à se trop viriliser, ni chez les garçons la moindre indication d'efféménation ».²

Le Rektor Bruun qui dirigea longtemps une école secondaire mixte à Koldog, en Danemark, dit de son côté :

« C'est aller beaucoup trop loin que de s'attendre à ce que la coéducation empêche toutes les difficultés sexuelles pendant l'adolescence. C'est un fait très connu que les enfants de l'âge de 13 ou 14 ans s'occupent des questions sexuelles avec tout l'intérêt fondé sur la curiosité, et qu'ils se laissent trop entraîner par leurs camarades plus initiés à discuter ces matières d'une façon indécente.

On a remarqué, dans les écoles coéducatives comme dans les autres, que les filles entre elles discutent ces sujets d'une façon parfois indelicatée ; par conséquent on a pu craindre que, dans les écoles mixtes, ces choses ne fussent discutées en commun.

¹ BURNESS, *op. cit.*, p. 166.

² Cité par BURNESS, *op. cit.*, p. 272-273.

J'ai étudié ce sujet de très près ; je me suis procuré des renseignements bien fondés, en partie chez mes filles, en partie auprès d'anciennes élèves, et je suis certain que ce cas ne se produit pas.

Au contraire, la tenue des garçons à l'égard des filles est toujours convenable et naturelle, sans trace de coquetterie.

Un sentiment de respect naît entre les deux sexes, les tenant à l'écart de la vulgarité et les empêchant de s'abaisser à un langage déplacé. Je crois pouvoir dire aussi que ce sentiment de délicatesse, jusqu'à un certain point, existe respectivement aussi bien chez les garçons que chez les filles.

Dans tous les cas, il est certain que ce sentiment, vers l'âge de 14 ou 15 ans, caractérise la tenue des garçons et des fillettes, rendant leurs relations franches et naturelles, semblables à celles qui existent entre frères et sœurs dans une famille honorable.

Je crois donc avoir le droit d'affirmer que la coéducation, pratiquée avec prudence et zèle, élève la moralité chez les élèves ».¹

M. Burness lui-même, durant quinze ans à la tête d'une école secondaire coéducative, dit avoir rencontré très peu de cas de rendez-vous illicites ou de correspondance secrète — bien moins, certainement, que dans les internats-casernes entre « amoureux », du même sexe. Durant tout ce temps, il n'a reçu aucune plainte de la part des parents et « beaucoup de familles ont envoyé successivement à l'école tous leurs enfants »,² preuve qu'ils n'y ont vu aucun dommage pour leur progéniture, loin de là !

Citons également un fait affirmé par Giroud, ancien élève et ancien maître à Cempuis, mais que nous n'avons pu nous faire confirmer ailleurs, c'est que la mué de la voix se produirait elle-même plus tard qu'à l'ordinaire dans les écoles mixtes. Ce serait une preuve de dépréoccupation sexuelle, la précocité produisant en général le phénomène inverse. Ce serait du même coup une preuve flagrante de l'admirable harmonie dans l'évolution sexuelle du jeune garçon. Nous

¹ Cité par BURNESS, *op. cit.*, p. 275.

² BURNESS, *op. cit.*, p. 178.

trouvons cependant une observation analogue notée par M. J.-H. Badley :

« La liberté des relations entre les sexes dans la vie scolaire, dit-il, est une aide et une sauvegarde, car elle tend à développer le sentiment du sexe d'une manière plus normale et plus lente¹ et à éviter ces manifestations anormales qui sont favorisées, sinon pour la plupart causées par la séparation ».²

Mentionnons enfin un fait symptomatique dont témoignent de nombreux auteurs à propos de Ceppuis, de Bedales, de Wickersdorf, de l'Odenwald et qui nous a frappé nous-même : la gâté, la franchise, l'ouverture d'esprit, la clarté du regard des enfants et des adolescents des deux sexes dans les internats coéducatifs. C'est là un symptôme de santé physique et psychique auquel il est permis d'attacher, croyons-nous, une grande importance.³

Mais voici : il se trouve des adversaires de la coéducation qui ne nient pas ce fait de l'habitude réciproque, mais qui le retournent contre les partisans de l'école mixte. Ils font à l'esprit de camaraderie le grief d'atténuer l'attrait nécessaire d'un sexe envers l'autre, et de tendre à faire de ces jeunes désabusés des célibataires de carrière ! « Si les tentances ne changent pas, dit Chambers (cité par Stanley Hall dans « Adolescence »), nous aurons bientôt un sexe féminin sans caractère féminin. » Plus de la moitié des *college-girls* choisiraient un idéal masculin ; 18 % même préféreraient être des hommes. Qu'y a-t-il de vrai dans ces attaques croisées ?

Certes, nous venons de le montrer, la camaraderie atténue et retarde la tension nerveuse d'origine sexuelle. Burgess le dit lui-même : « Cette communauté de vie et d'inté-

¹ C'est nous qui soulignons.

² Cité par Burgess, *op. cit.*, p. 272.

³ Cf. également Burgess, p. 194.

rets tend à établir une base de connaissances réciproques et de sympathie qui remplace la base fautive du sentiment. » Chez les garçons la gaucherie et la timidité disparaissent. La fréquentation simple, coutumière dérobe à l'imagination ce qu'il y a de mystère chez l'autre sexe.¹ Mais qui supposera jamais que le fait de connaître, d'une façon souvent très superficielle, les quelques jeunes filles de son école, écarte, pour le jeune homme, le sentiment de mystère qu'il pourrait éprouver à l'égard de toutes les autres personnalités du même sexe — ou *vice versa* ? Cette opinion ne résiste pas à la critique. Les individualités se distinguent les unes des autres par mille traits divers, les variétés en sont innombrables et bien sot serait celui qui, pour avoir eu quelques camarades d'école, resterait fermé à l'attrait du reste de l'univers ! Aux théories creuses, ici encore, viennent d'ailleurs s'opposer les faits. Nous avons sous les yeux la statistique des mariages des anciens élèves de Bedales School en Angleterre de 1903 à 1912. Sur 48 mariages, 5 ont eu lieu entre anciens élèves de l'école. Aux Etats-Unis, dit M. Hilaire Deman,² « le pourcentage des jeunes filles mariées et sortant des collèges coéducatifs est beaucoup plus élevé que celui sortant des *Women's colleges*. Stanley Hall lui-même donne des statistiques ; le nombre des jeunes filles formées par le régime coéducatif et mariées jusqu'à un âge déterminé varie entre 24,7 % et 36 % ; celui des jeunes filles formées au régime de la « ségrégation » oscille entre 11 et 23 % ». Preuve que la camaraderie n'annihile pas irrévocablement tout attrait, même entre condisciples. On dit ces mariages parmi les plus heureux. Cela n'est pas nécessairement un obstacle pour bien s'aimer. Nous sommes porté plutôt à croire le contraire !

¹ Burgess, *op. cit.*, p. 174.

² Pour l'*Ère nouvelle*, n° 4, p. 80.

11. La coinstruction : comment garçons et filles réagissent en présence de l'enseignement intellectuel

Nous nous sommes attardé longuement au côté psychologique et moral du problème de la coéducation. C'est le plus important. Il présente un côté intellectuel et scolaire : celui de la coinstruction. Nous n'en dirons que quelques mots, non pas qu'il nous soit indifférent, mais parce qu'il est trop vaste. Et puis Burness lui consacre, sur la base de ses statistiques, la plus grande partie de son ouvrage.

Selon lui, les jeunes filles marqueraient plus de dispositions pour les sciences concrètes d'une part et pour les branches d'imagination de l'autre ; les garçons l'apporteraient dans la biologie et les sciences abstraites, plus précisément : dans l'application de connaissances exactes à des domaines complexes.

En classe, beaucoup d'observateurs ont noté que les filles sont en général plus promptes, plus réceptives, mais plus étourdiées. Le maître pose-t-il une question, elles sont les premières à vouloir répondre ; mais faute d'avoir réfléchi à la portée de la question, leur réponse est souvent incomplète ou tombe à faux. Les garçons réagissent plus lentement, mais apportent une réponse plus mûrie, plus sensée, plus complète. Or, qu'arrive-t-il ? Pour ne pas se laisser devancer, les garçons, tout en s'efforçant de parler avec réflexion, donnent plus d'intensité à leur pensée et plus de promptitude à leur réponse. Les filles, de leur côté, confuses de voir que leurs remarques étourdiées ou incomplètes ont été rectifiées par les garçons, réfléchissent mieux et coordonnent peu à peu leurs idées avec plus de logique et de fermeté. Sans que l'esprit assimilatrice de l'élément féminin ni l'esprit plutôt constructeur de l'élément masculin soient modifiés dans leur essence, — ce sont des tendances innées que rien ne changera jamais,

chaque sexe prend peu à peu les qualités de l'autre et tend de lui-même à une certaine harmonie qui ne peut lui être que salutaire.

Ces bons effets ne se manifestent, bien entendu, que dans les écoles coéducatives qui ne violent pas les lois du développement de la nature enfantine. Là où méthode et programmes sont imposés par l'adulte — législateur ou magister — et où l'on ne tient pas compte des intérêts spontanés des élèves, on ne saurait attendre de bons résultats des classes unisexuelles, ni, à plus forte raison, des classes mixtes. C'est à bon droit que les psychologues et les parents s'élèvent contre la prétention des pédagogues d'imposer à des filles des études de garçons dans des classes de garçons ; à bon droit, en sens inverse, que Stanley Hall trouve néfaste, comme on l'a vu, l'enseignement impartie exclusivement par des femmes à des garçons et filles réunis, comme c'est souvent le cas aux Etats-Unis : les garçons, dit-il, y perdent le sens et le goût du travail technique intensif. Clarke, cité par Alice Woods,¹ raille à juste titre les écoles où l'on enseigne « aux garçons et aux filles les mêmes choses, aux mêmes places par les mêmes professeurs et sous le même régime ». Déjà néfaste pour les garçons ou les filles seuls, ce procédé l'est bien plus lorsqu'ils sont réunis, puisque les fillettes ont un développement plus rapide que les garçons au point qu'entre 9 et 13 ans elles paraissent souvent de deux ans en avance sur leurs contemporains masculins. Aussi M. Hilaire Deman² a-t-il raison de recommander comme méthode unique pour toutes les écoles l'individualisation aussi étendue qu'il est possible de l'enseignement tout entier. M. Paul Geheeb va plus loin encore et déclare que l'École active, où le travail individuel est prépondérant et où les études sont

¹ A. Woods, *Advance in coeducation*, Londres, 1908, p. 27.

² *Pour l'Ève nouvelle*, n° 2, p. 41 et n° 4, p. 81.

choisis par l'élève grâce à un système d'options, est le seul cadre scolaire convenable. Il s'en prend surtout aux examens qui sont une des inventions les plus néfastes de la pédagogie, une des plus anti-scientifiques et une de celles qu'il est le plus inexcusable de conserver de nos jours, alors que les tests d'aptitudes et de connaissances peuvent les remplacer avec avantage et remplir le seul but légitime qu'ils poursuivent : la sélection des plus aptes et l'orientation professionnelle. « Il faut bien se rendre compte, écrit-il, ¹ que toute démarche par laquelle la fillette ou la femme *imite* le garçon ou l'homme dans sa façon d'être ou d'agir, est une trahison à l'égard de leur propre sexe, un pas vers la déformation de leur évolution naturelle d'êtres féminins. » La mémoire de l'homme est en moyenne plus instantanée, mais aussi plus consciente et mécanique ; celle de la femme demande un temps de rumination, comme si la graine de la question posée devait pénétrer dans le subconscient et y pousser des racines. Aussi les examens encyclopédiques, à champ trop vaste, où il faut tout posséder « sous la main » dans un laps de temps très court, sont-ils tout particulièrement déplorable pour les cerveaux féminins, ceci surtout dans les études où son intuition, si celle-ci avait le loisir de se manifester, pourrait lui permettre de porter des jugements de valeur beaucoup plus nuancés que ceux de l'homme. L'École active, où l'apprentissage des techniques est moins poussé que la formation de l'équilibre mental et moral et où l'on prend pour base les instincts, tendances et intérêts dominants des élèves, est bien plus urgente encore à établir dans les écoles mixtes, voire dans les écoles de filles, que dans les lycées de garçons.

Que les résultats de l'enseignement soient favorables dans

¹ Paul GEURER, « Koedukation und weibliche Bildung », revue *Die Neue Erziehung*, 8^e année, fasc. 2, p. 109.

les classes mixtes, à plus forte raison celles des écoles nouvelles appliquant les méthodes actives (Decroly, Dewey, etc.) c'est ce dont témoigne la quasi unanimité des éducateurs compétents en la matière. M. Deman ¹ écrit :

« En Angleterre, les progrès faits par les élèves des écoles mixtes sont plus grands que ceux des élèves où les sexes sont séparés. Burnes le prouve par les résultats obtenus aux examens publics : ² 58 directeurs d'écoles coéducatives affirment par ailleurs que la coéducation ne nuit pas à l'instruction. »

En Amérique, Stanley Hall lui-même ³ reconnaît que

la « qualité du travail intellectuel n'a pas baissé, mais est améliorée par la coéducation, malgré le fait que la plupart des collègues nouveaux, petits et pauvres, sont coéducatifs. »

Et l'on sait que Stanley Hall a l'habitude de ne prononcer un jugement que sur la base de statistiques sérieuses. Écoutons encore M. Paul Geheb : ⁴

« Les résultats obtenus dans les classes auxquelles participent les filles se marquent par une activité mentale bien autrement grande. »

C'est d'ailleurs ce qu'ont compris les éducateurs intelligents. Déjà au congrès des « Amicales » de France, tenu à Lille fin août 1905, 45 rapports sur 46 se sont prononcés catégoriquement en faveur de l'instruction en commun de deux sexes. ⁵ En Espagne, l'Institution libre de l'Enseignement, fondée en 1884 par Francisco Giner de Los Rios, l'Institut-Ecole fondé par décret royal en 1918, le Grupo Cervantes de M. Augel C. Ilorca et beaucoup d'écoles primaires et secondaires sont mixtes ; nous avons visité nous-même plusieurs

¹ *Pour l'Ère nouvelle*, n° 4, p. 81.

² P. 144. Voir ses enquêtes, pp. 240 à 257.

³ « Adolescence » II, p. 613.

⁴ Rapport de 1909, p. 30.

⁵ Voir aussi L. Bréchet, « La coéducation dans l'Enseignement secondaire », *Quinzaine universitaire*, 22 février 1926, reproduit par la revue *Pour l'Ère nouvelle*, n° 21, juillet 1926, p. 101.

collèges mixtes en Italie, celui de Bologne en particulier; partout on déclare : classes exigeant du maître de la clarté, de l'animation, mais intérêt plus vif, résultats meilleurs, influence morale réciproque excellente.

12. Comment les Ecoles nouvelles à la campagne comprennent l'organisation de la coéducation

La réalisation la plus parfaite de la coéducation a lieu dans les bonnes écoles nouvelles. Veut-on un exemple de la vie dans ces institutions ?

Voici, à vol d'oiseau, comment on en a compris à Bedales l'application pratique :

Jusqu'à douze ans, identité de traitement.

A partir de douze ans, les élèves demeurent dans des maisons séparées. Chaque maison est autonome pour tout ce qui concerne ses services intérieurs, lesquels sont confiés à ceux qui l'habitent.

Les repas de midi et du soir se prennent en commun dans la maison principale, occupée par les garçons. Les élèves des deux sexes se retrouvent en classe, dans les laboratoires, durant les récréations. Certains jeux, certains travaux manuels — le cours de cuisine, les éléments de la couture, la menuiserie, les métiers artistiques, — se font également en commun. Enfin la soirée, consacrée à la vie sociale, réunit jeunes garçons et jeunes filles pour des discussions et des conférences données soit par les élèves, soit par des visiteurs. Des séances de sociétés littéraires, dramatiques, scientifiques, sociologiques, des réunions à caractère religieux présidées par le directeur, sont autant d'occasions de travailler ensemble, de s'élever ensemble vers les sommets sereins de l'art, de la science et de l'idéal moral si propre à passionner les jeunes âmes.

Aux jeunes gens seuls sont réservés : les exercices de

gymnastique qui conviennent à leur éducation physique, les travaux agricoles ou de terrassement, requérant des efforts musculaires qui seraient nuisibles au développement des jeunes filles, la charpenterie, le foot-ball.

Pendant que les jeunes gens sont occupés de leur côté, les jeunes filles sont instruites théoriquement et pratiquement dans tout ce qui concerne l'économie domestique, la tenue du ménage, la couture, les soins à donner à de petits enfants. A tour de rôle les jeunes filles s'occupent d'enfants du voisinage ou même, comme c'est le cas dans une autre école de notre connaissance, d'orphelins adoptés par la directrice.

Dans l'instruction, la préparation des sexes n'est pas non plus identiquement la même, à Bedales. Lors de notre visite, en 1908, les classes dites mobiles — répartition des élèves d'après leur force — permettaient de tenir compte des inégalités naturelles dans la rapidité du développement, tant au point de vue mémoire qu'au point de vue raisonnement. D'autre part, autour d'un noyau de branches obligatoires, venaient se grouper des branches facultatives : culture générale d'un côté, culture spécialisée de l'autre. Cette disposition permettait une grande liberté dans la formation du programme d'études individuel de chaque élève. L'école s'efforçait d'ailleurs de donner à toute jeune fille, pour assurer son développement psychologique normal, à la fois la culture qu'on pourrait appeler « maternelle », et, à côté de celle-là, l'instruction et l'éducation qui permet, cas échéant, de se tirer d'affaire seule dans la vie. Depuis peu, le Dalton Plan, où les élèves ont des devoirs individuels s'étendant sur une semaine ou même une quinzaine de jours, réalise mieux encore cette libre expansion de chaque individualité. Voilà, dans les grandes lignes, ce qui se fait à Bedales.

A Letchworth et à Frensham Heights, on va plus loin

encore : jeunes garçons et jeunes filles demeurent dans les mêmes maisons ; les appartements sont séparés et le simple veto qui s'oppose au passage de l'un à l'autre est plus efficace que toutes les murailles de Chine. Ici encore, les perfectionnements du Dalton Plan donnent à chaque individualité le moyen de réaliser pleinement les virtualités saines qu'elle porte en soi.

Les pays latins n'ont pas, à ma connaissance, beaucoup d'internats coéducatifs. A l'école des Roches, on fait un essai : il y a douze ou quinze jeunes filles, en général filles de professeurs, nous a raconté M. Georges Bertier, le directeur.¹ Il y a parmi elles des intelligences concrètes et vigoureuses. En classe de philosophie, la meilleure élève est une jeune fille. Au modelage et aux travaux pratiques, les filles se sont particulièrement distinguées. Elles s'occupent des « louveteaux » (jeunes éclaircisseurs). Tous les garçons les respectent. La présence des dames contribue, pour beaucoup, à élever l'atmosphère morale de l'école. Les parents acceptent fort bien cet essai de coéducation. L'expérience est sans doute restreinte, mais elle confirme l'impression favorable relevée ailleurs.²

13. La coéducation en Suisse

« Et en Suisse ? », demandera-t-on.

— Ici encore, nous rencontrons tout d'abord les Ecoles nouvelles à la campagne qui seules réalisent pleinement les desiderata formulés : vie saine au grand air, indi-

¹ Congrès de Villebon, revue *Pour l'Ère nouvelle*, n° 13, 1923, p. 11.

² Pour les détails d'organisation des Ecoles nouvelles à la campagne, on consultera les trente traits caractéristiques exposés dans la revue *Pour l'Ère nouvelle*, n° 15, avril 1925, 18, Avenue de l'Observatoire, Paris, VI.

vidualisation des études et travail social en commun, loin de ce qui ébranle le système nerveux et éparpille les énergies morales. L'externat de l'École nouvelle de Chailly sur Lausanne est mixte depuis le début, en 1906 ; de même l'École internationale de Genève qui lui fait pendant depuis 1924 ; celle-ci comptait en 1925-1926 : 54 garçons et 51 filles dans ses sections primaire et secondaire. La Maison des Petits, fondée en 1914 par l'Institut J.-J. Rousseau de Genève, est mixte également. Parmi les internats, il faut signaler l'École nouvelle de Bex (Vaud) qui reçoit filles et garçons jusqu'à 13 ou 14 ans (au-delà : jeunes filles seulement) ; la *Fellowship school* de Gland (Vaud) qui est la réalisation de coéducation intégrale (et internationale) de notre pays la plus complète que nous connaissions ; la « Petite École nouvelle » de M. et M^{me} Carstens-Kullmann à Yésenaz (Genève) et l'École nouvelle pour enfants délicats, de M^{me} Muller-Lemaire à Chesières-sur-Ollon (Vaud).

Quant aux écoles publiques mixtes, elles sont nombreuses en Suisse. Outre les écoles primaires rurales, voici vingt ans que le collège de Genève a admis les jeunes filles dans ses deux dernières classes, sans que cela ait provoqué d'inconvénient notable. Mais nous avons dit et nous répétons qu'il est déplorable de soumettre les jeunes filles au régime intellectueliste intensif déjà si défavorable aux jeunes gens et si peu conforme à la science psychologique et au simple bon sens. Il ne semble pourtant pas que les commissions intercantionales ou fédérales qui se sont occupées de la révision des examens de maturité s'en soient rendu compte.

On pourrait croire que les écoles primaires, où le régime coéducatif est si naturel et favorable, dussent être toutes mixtes en Suisse. C'est loin d'être le cas. Empruntons quelques renseignements à une conférence donnée aux « Journées éducatives » de Lausanne, en avril 1924, par Mlle Anna

Keller, alors présidente de la « Société suisse des Institutrices ».

Dans les cantons de Glaris, des Grisons, de Zurich, Berne, Thurgovie, Soleure, Bâle-Campagne et Appenzell (Rhodes extérieures), la coéducation est établie ou prévaud généralement. Dans ceux de Lucerne, St-Gall, Schaffhouse, Argovie, Tessin, Nidwald, Appenzell (Rhodes intérieures), de Vaud et de Neuchâtel, elle est encore largement en usage. La séparation des sexes est préférée dans les cantons de Genève, du Valais, de Fribourg, de Zoug, d'Obwald et de Schwytz. Au pays d'Uri, les deux systèmes se rencontrent en proportions égales ; et à Bâle-Ville, la séparation des sexes a complètement prévalu.

Somme toute, dans les trois quarts des écoles populaires suisses, les classes sont mixtes ; dans un quart seulement, les sexes sont séparés. Là où les deux systèmes se sont maintenus, les petites localités ont conservé l'école mixte et les plus grandes ont des écoles de filles et d'autres de garçons. Ici des considérations d'économie entrent en ligne de compte, car dans les classes mixtes, où la répartition des élèves est plus facile, le personnel enseignant peut être moins nombreux.

Il subsiste cependant des diversités, même entre les grandes villes. A Zurich, par exemple, la coéducation a prévalu presque entièrement, tandis qu'à Bâle, c'est la séparation des sexes, sans aucune exception. La tradition, sans doute, n'est pas sans influence sur le choix, mais le système préféré l'est aussi par conviction. Quelque enracinée que soit, en effet, une habitude, la routine à elle seule ne suffirait pas à la maintenir. Lorsque, entre Zurich et Bâle, il surgit une controverse à propos de coéducation, chacune des deux villes préconise son système comme le meilleur et déclare n'en point vouloir d'autre.

Une aussi grande diversité des usages dans notre petit pays démontre que ni la population, ni le corps enseignant n'ont encore acquis de conviction définitive au sujet de cette importante question...

Quant aux parents, ils sont d'ordinaire les premiers à s'inquiéter des perspectives professionnelles de leurs enfants, sitôt qu'un instituteur veut se placer à un autre point de vue et s'avisier de rompre avec la vieille tradition. Ils appréhendent alors que leur enfant ne puisse pas faire son chemin vers tel ou tel but, qu'ils ont choisi pour lui. Tous les maîtres d'écoles qui veulent entrer dans des voies nouvelles ont à redouter des conflits avec cette arrière-pensée des parents, qui ne réclament de l'école que de préparer l'enfant pour ce qu'ils appellent la vie pratique, en entendant par là : lui donner un ensemble de connaissances déterminées, acquises en un temps donné par un plan d'études établi à cet effet.

Ici M^{lle} Keller a posé quelques questions très justes :

« Ne devraient-ils pas souhaiter plutôt que l'école favorisât en premier lieu le développement physique et mental de chaque enfant dans toute la mesure des aptitudes qu'il possède ?

« Aussi longtemps que parents et instituteurs n'auront pas abjuré cette erreur que l'enfant doit être dressé en prévision de l'avenir, une saine réforme de l'école demeure impossible ; elle ne s'accroîtra que lorsqu'ils se demanderont : qu'est-ce qui convient au développement d'un enfant de 6 ans, lorsqu'il fait son entrée à l'école ? Quelles modifications graduelles subit cet enfant au cours des années scolaires ? Comment traiter un garçon de 13 à 14 ans ou une jeune fille adolescente pour que la crise de la puberté ne les trouble pas outre mesure ? Comment distribuer les branches d'enseignement, comment établir les horaires, pour que l'étude, loin d'avoir des effets fâcheux sur sa santé, procure à l'écolier un affermissement corporel et mental ? Comment enfin organiser la vie commune et la collaboration des élèves de manière à favoriser une compréhension mutuelle qui peut un jour conduire aussi les peuples à une meilleure intelligence réciproque ? Telles seraient les questions à résoudre si l'on se proposait véritablement d'élever l'enfance pour la vie pratique.

« L'école qui vise à ce but élève les enfants pour la solidarité par la vie en commun. Elle ne se préoccupe pas exclusivement de leur assurer des compétences professionnelles, elle veut les rendre compétents pour la vie dans sa plus large acception ».

Par ailleurs, la conférence de M^{lle} Keller fut un réquisitoire sévère et profondément juste contre l'école traditionnelle qui fausse aussi bien garçons et filles, qu'ils soient ensemble ou séparés !

Elle n'oublie pas qu'à l'école mixte maitres et maitresses doivent avoir une influence conjointe complémentaire sur les élèves.

« Comme, en famille, père et mère doivent concourir à l'éducation en exerçant chacun son influence à sa manière, de même à l'école, ni garçons ni filles ne devraient être exclusivement dirigés par des maitres ni par des maitresses. Une certaine étroitesse d'esprit s'observe, au cours de la vie, chez les jeunes gens de l'un ou l'autre sexe qui ont grandi au milieu de leurs parents seulement, comme chez ceux qui ont été élevés par un seul de leurs parents, père ou mère. »

Quel est, en Suisse, la proportion relative des deux sexes dans le corps enseignant ? Sur ce point encore, de grandes diversités se constatent. Somme toute, les trois quarts de ceux qui enseignent sont des hommes : le quart, seulement, des femmes. Dans les cantons qui ont adopté la coéducation en totalité ou en grande partie, les institutrices sont en petit nombre. Berne constitue une exception ; il s'y trouve à peu près autant de maitresses que de maitres, malgré la prévalence de l'école mixte. Zurich et Argovie n'ont qu'un tiers d'institutrices dans le corps enseignant ; Soleure, Bâle-Campagne, Schaffhouse, un quart ; Thurgovie et St-Gall, un sixième ; les Grisons, un huitième ; Appenzell (Rhodes extérieures), un 25^{me}. A Glaris, les maitres occupent seuls tous les postes existants.

Par contre, les institutrices sont en majorité dans la Suisse centrale, où l'enseignement est confié à des ordres religieux ;

elles le sont aussi dans la Suisse occidentale et méridionale, à Neuchâtel, Genève, Valais et au Tessin. Le canton de Vaud a des instituteurs des deux sexes en nombre à peu près égal. Là où, comme à Bâle-Ville, la séparation des deux sexes est accomplie dans toutes les écoles, les institutrices enseignent dans les classes de filles à côté des instituteurs. Mais elles sont entièrement exclues des écoles de garçons.

« Nous ne saurions, dit M^{lle} Keller, approuver cet ostracisme. Les garçons sortant de ces écoles pourront être souvent injustes, plus tard, envers leurs collaboratrices. Durant toute leur jeunesse, ils n'auront jamais entendu, peut-être, une femme s'exprimer sur quoi que ce soit qui dépasse le terre à terre des petites besognes quotidiennes : ils n'éprouveront que du dédain pour le jugement féminin en général. « Que pouvez vous bien savoir de ces choses ? » diront-ils aux femmes, dès qu'il s'agira de questions d'intérêt général. C'est là un état d'esprit néfaste pour les collaborations de la vie. L'homme s'en prévaut pour refuser de prendre la femme au sérieux, alors même que celle-ci est mieux inspirée par son intuition que lui-même par des considérations raisonnées. C'est encore pire lorsque les jeunes filles elles-mêmes subissent l'influence de ce préjugé, ce qui est souvent le cas lorsque, dans leurs écoles séparées, l'enseignement n'est donné que par des maitres. Elles aussi, dans ce cas-là, adoptent l'idéal masculin et le croient seul autorisé. L'homme est à leurs yeux le seul qui sache s'élever au-dessus des points de vue mesquins ; ce qui vient des femmes ne leur inspire qu'une méfiance ouverte ou dissimulée.

« Les femmes de mérite qui se dévouent aux œuvres de progrès social font souvent l'expérience douloureuse de cet accueil méfiant de la part des jeunes filles, et elles le constatent avec tristesse, car elles savent à quel point le monde aurait besoin des forces et des valeurs féminines qui restent inutilisées, combien il serait urgent d'avoir plus de mères conscientes de leurs responsabilités, plus de femmes clairvoyantes, au cœur chaleureux, aux yeux ouverts sur ce qui les entoure, et qui ne regardent pas la vie par des lunettes masculines. Le monde a besoin de ces femmes, il les appelle à marcher au côté de l'homme, comme des compagnes sûres et libres, capables de sentir, de juger, d'agir indépendamment. La vraie femme en effet, celle en qui réside le sens maternel, aura toujours regardé avant tout

à l'être humain, et ne cessera jamais de tendre à le guérir et à le protéger. Sa tâche la plus sacrée sera en tout temps d'opposer à la culture masculine, conquérante inlassable du monde extérieur sans égard pour les plaies qu'elle inflige, un autre monde, le monde de l'âme, monde ensoleillé où il y a de la place pour la famille et pour l'enfant ».

A ces mêmes « Journées éducatives », Mme E. Pieczynska-Reichenbach, de Berne, un des premiers champions de la coéducation en Suisse, a prononcé une belle conférence dont voici le résumé, de sa propre plume :

« Si les temps nouveaux auxquels aspire le monde doivent apporter la paix aux peuples et la réconciliation aux classes sociales, ils devront aussi poser entre les sexes les bases d'une meilleure intelligence.

L'avènement de la femme à l'indépendance, commandé par les nécessités économiques, a mis fin au régime ancien d'assujétissement d'un sexe à l'autre. Il doit s'élever entre eux, maintenant, sur des fondements élargis, l'édifice d'une entente renouvelée, où l'harmonie régnera dans la liberté par le travail en commun. Élever la jeunesse dans l'esprit de cette nouvelle harmonie, c'est la raison d'être de la coéducation.

Ce n'est point à l'école seulement qu'on doit y travailler, c'est avant tout dans la famille. Sans le concours des familles, il n'y aura jamais coéducation véritable, là même où garçons et filles se rencontreront en classe.

Pour constater en quoi consiste la *coéducation dans la famille*, il faut l'observer dans les milieux où elle a été inaugurée. Là, pas de comparaison dénigrante d'un sexe avec l'autre. Les caractères de tous deux sont reconnus et respectés ; leur équivalence est admise. Ce principe d'équivalence est appliqué à tous les détails de la vie quotidienne. Nulle prérogative et nulle tolérance ne sont, dans ces familles, l'apanage des garçons ; nulle corvée n'est l'apanage des filles. Aucun des sexes n'est né pour être servi. A tous deux un service à rendre est présenté comme un honneur. Les travaux domestiques ne sont point dédaigneusement qualifiés : besogne de femmes. Le garçon sait recoudre un bouton, la fillette planter un clou.

La conséquence de cette ligne de conduite, c'est que pour la jeune fille, son sexe n'est pas une cause de dépit. Elle n'en ressent aucune

mortification. Elle n'a pas l'idée de le faire oublier par des allures garçonnières. Ni ses goûts ni ses dispositions innées ne sont refoulés. Il en résulte que les deux sexes apprennent à se connaître tels qu'ils sont.

Pour favoriser des relations meilleures entre garçons et filles, rien n'est plus efficace que la *collaboration à des entreprises communes*. Tout but poursuivi de concert donne aux aptitudes de l'un des sexes l'occasion de se révéler à l'autre en se faisant apprécier. Pour l'activité en commun, l'école est le lieu de sélection. Les classes enfantines, les Maisons des Petits, foyers d'activités joyeuses, sont les premiers théâtres de coéducation scolaire. Au degré suivant, là où des classes peu nombreuses permettent de tenir compte des individualités, il peut encore en être de même. Mais à partir de 11 à 12 ans, quand l'instruction didactique prend la prépondérance, le problème de la coéducation se pose en des termes nouveaux et sa solution se complique. C'est pour cet âge qu'elle rencontre le plus d'adversaires. Les uns la condamnent en raison des *différences de mentalité* des sexes. A cet argument, ses partisans répliquent que c'est en vertu de ces mentalités différentes, précisément, et parce qu'elles sont complémentaires, que le travail en commun des sexes est à préconiser dans la plupart des activités humaines, y compris celle des études. En outre, ajoute-t-on, c'est parce qu'ils sont différents que les sexes doivent apprendre, dès l'enfance, à se bien connaître, afin de ne pas rester énigmatiques l'un pour l'autre.

D'autres objectent la *différence de destination* des sexes, qui exige des préparations différentes. Pour la jeune fille, cette question de destination se complique par le fait qu'il naît et survit beaucoup plus de femmes que d'hommes, ce qui ne permet pas d'élever les premières en prévision certaine du mariage. De là, nécessité d'une double préparation, ménagère et professionnelle, ce qui, dans les écoles mixtes, entraîne, pour les jeunes filles, un danger de surmenage.

Cependant, les exemples notoires, observés à l'étranger dans les écoles modèles, démontrent que la coéducation n'est pas absolument inconciliable avec les besoins de diverses catégories d'élèves, moyennant plus de souplesse dans les programmes, plus de marge dans les horaires et plus de liberté laissée aux maîtres et maîtresses pour l'application de méthodes nouvelles d'enseignement.

Au point de vue de la *moralité sexuelle*, la coéducation s'est montrée bienfaisante. L'accoutumance à la vie en commun favorise entre

les sexes des relations saines, qui atténuent la tendance aux imaginations morbides durant la crise de puberté et qui hannisent les manifestations anormales qui s'observent parfois dans les internats où les sexes sont séparés.

Là où les conditions d'une coéducation idéale ne se trouvent pas réalisées dans les écoles publiques, il appartient aux familles d'y suppléer en encourageant la jeunesse, à côté de l'école, à des activités en commun. La camaraderie du sport peut être approuvée comme un mode de récréation plus salubre que les plaisirs de société. Mais le sport n'est pas aussi éducatif que la collaboration à un travail utile, et la camaraderie n'est pas la fraternité. Celle-ci comporte des associations plus sérieuses et des buts moins égoïstes que celui de se divertir. Elle invite les jeunes gens des deux sexes à la communauté d'un idéal moral pour suivi de concert. Dans ces amitiés féminines, le jeune homme trouvera une sauvegarde contre des compagnies dangereuses. Les jeunes filles trouveront dans ces amitiés franches et viriles un élargissement d'horizon qui les détournera des niaiseries et des puérités du flirt, où d'autres se dissipent trop souvent. Ces relations juvéniles et pures seront pour frères et sœurs d'élection le moyen de se soutenir mutuellement dans la voie qui conduit à de nobles vies. Dans ce ferme propos, leurs rapports fraternels peuvent exercer une influence insoupçonnée. »

Ces nobles déclarations de l'auteur de « L'École de la Pureté » et de « La Fraternité entre les Sexes » ont rencontré la pleine adhésion de la grande majorité de ses auditeurs de Lausanne.

14. La formation maternelle et paternelle des enfants et des adolescents

M^{me} E. Pieczyńska est d'ailleurs, avec M^{lle} Marguerite Eyraud, du Locle, partisan d'une autre réforme, très voisine de celle de la coéducation et qui la complète admirablement : la formation maternelle et paternelle de l'enfant des 1^{er} âge scolaire. Nous voudrions en parler longuement et dire tous les bienfaits que nous en attendons. Car c'est la plus belle illustration possible de cette « sublimation » où Freud voit le

salut de l'âme. Puisqu'il faut nous borner, contentons-nous de citer la dernière page du beau rapport présenté sur ce sujet par M^{me} Eyraud, à ces mêmes « Journées éducatives » de 1924 :

« Nombreux sont actuellement les jeunes mères et les jeunes pères préoccupés de bien élever leurs enfants, convaincus du caractère sacré de leur devoir d'élevateurs et d'éducateurs. Pour ce sacerdoce, ils sont conscients qu'il faudrait une préparation technique et une élévation morale et affective qu'ils ne savent où chercher. Beaucoup disent que l'initiation qui les guide est antérieure à leur mariage — nous venons d'en faire la preuve; cet instinct maternel impérieux, ce sentiment paternel qui s'ébauche existent chez les jeunes et peuvent être captés en vue d'un développement et d'un épanouissement ultérieur.

C'est un élément nouveau et vivant à introduire dans l'enseignement, jusqu'ici trop livresque; en présence de l'enfant, nos adolescents se révéleront exquises mères.

Une fois de plus — et au nom de la *Commission d'éducation de l'Alliance de sociétés féminines suisses*, présidée par M^{me} Pieczyńska, comme aussi en conséquence de vingt ans de pédagogie — j'insiste pour que le *jeu de l'enfant soit objet d'enseignement scolaire*: dès l'école enfantine, des poupées, des animaux vivants, des bébés en chair et en os, s'il vous plaît — puisque dès 5 ou 6 ans la fillette s'y intéresse! A tous les degrés de l'école primaire des animaux à élever, des bébés à contempler, à garder, à distraire, selon les goûts des fillettes. Au degré supérieur de l'école primaire et à l'école secondaire, à l'école professionnelle et ménagère, pour les adolescentes, des bébés à observer et à soigner, avec des causeries sur la puériculture et l'éducation, des travaux manuels qui s'y rapportent, des lectures, une culture artistique qui s'en inspire, des discussions connexes, et la visite des établissements hospitaliers — tout cela pour faire naître la vocation maternelle, pour la famille et pour l'œuvre sociale, pour développer l'instinct paternel aussi et faire concevoir les devoirs futurs.

Puis, cette préparation maternelle et paternelle ayant été amorcée dès l'âge scolaire, elle sera continuée dans les classes supérieures de jeunes filles — et pour celles qui sont en apprentissage dans un enseignement post-scolaire — par des *cours méthodiques* de spécialistes, médecins et nurses, en puériculture, hygiène, physiologie des

bébés, par des cours de pédagogie maternelle, par une initiation plus complète à l'œuvre sociale, le tout étayé de démonstrations pratiques. Et de la sorte, la génération de demain aura reçu ce qui a manqué à celles d'aujourd'hui et d'hier.

Nous avons voulu démontrer expérimentalement deux choses :

1. Que l'instinct maternel et même paternel créent des aspirations, des intérêts dont la pédagogie peut et doit tirer un large profit, en jetant en bonne terre quelques semences d'avenir, dès l'âge scolaire.

2. Que déjà à l'école primaire, une formation des futurs parents peut être tenue avec fruit et que les adolescentes surtout y trouvent joie et intérêt; c'est pour elles d'ailleurs un aliment sain à l'âge des préoccupations affectives, si disposées à dévier, un préservatif meilleur que l'intellectualisme de l'enseignement dogmatique actuel.

Ces premiers essais de pédagogie maternelle — et même paternelle — sont une manière de placement en assurance dotale, à gros intérêts. Puisse-t-ils être multipliés et servir aux générations de demain. Les travailleurs de tous genres ne manquent pas au pays suisse, mais bien les mères et les pères préparés à leur tâche d'éleveurs et d'éducateurs ».

L'appel de Mlle M. Eyraud a été entendu, non point encore par les gouvernements de nos cantons, mais par l'opinion publique, par la partie la plus éclairée de cette opinion tout au moins.

C'est ainsi qu'aux « Journées sociales de Vaumarcus », en 1926, des hommes et des femmes de Suisse romande appartenant à des milieux sociaux et politiques très divers, ont voté à l'unanimité les vœux suivants proposés — après un éloquent commentaire — par Mme E. Pieczynska :

Que tous les membres de la société travaillent à conjurer la crise de la famille par une meilleure préparation des futurs pères et mères.

Que l'enfant, son développement physique et moral et l'art de son éducation, soit présenté à la jeune fille comme objet d'intérêt vivant et d'étude dès les dernières années d'école et par un enseignement post-scolaire.

Que le même sujet d'intérêt soit présenté au garçon dès l'adolescence et dans sa vie de jeune homme.

Que la perspective du mariage devienne pour les deux époux inséparable de l'idée des joies et des tâches parentales.

Que par cette préparation le lien conjugal, affaibli aujourd'hui par l'égoïsme et stérilisé par la cupidité, se resserre et se maintienne permanent grâce à la communauté d'une œuvre aimée.¹

15. Conclusions

Nous croyons avoir prouvé, dans les pages qui précèdent, que la coéducation est bonne, à la condition d'être réalisée dans des conditions favorables. Au point de vue psychologique, donc au point de vue moral, elle présente moins d'inconvénients et de dangers que la séparation des sexes, source d'erreurs, d'illusions, d'injustices ou de refoulements. Mais la classe mixte à l'école traditionnelle est un pis-aller. La coinstruction, même à l'école active, n'est bonne que si la famille et le milieu sont sains d'esprit. Coinstruction ne signifie pas coéducation. Toutefois il n'est pas facile de réaliser la coéducation dans un internat. Il est trois mesures préalables à prendre, sans lesquelles on courrait le danger d'aller au devant d'un échec. Ces mesures préalables sont :

1° Laisser grandir ensemble les enfants des deux sexes dès le premier âge, sans les soumettre au régime des sexes séparés. Comme on l'a vu, la plupart des écoles enfantines et primaires d'Etat sont mixtes; beaucoup d'écoles privées s'adressant aux enfants jusqu'à l'âge de douze ans le sont aussi. Ces écoles devraient seules servir au recrutement des internats coéducatifs pour élèves plus âgés. A cet égard Bedales, Letchworth, Frensham Heights, Wickesdorf et l'Odenwald possèdent des *Junior schools* qui réunissent garçons et fillettes dès l'âge de sept ou huit ans. On a observé que

¹ Pierre RETHOND, *Journées sociales de Vaumarcus*, Genève, Nouvel Essor, 9 oct. 1926.

les enfants soumis tout d'abord au régime des sexes séparés s'adaptent beaucoup plus difficilement, parfois même pas du tout, au régime de la coéducation, à moins que le milieu où ils entrent soit assez large et puissant pour les englober corps et âme. Aux autres, il paraît si naturel que si l'on vient à les en priver, ils éprouvent un sentiment de vide, tant ce régime normal par excellence est inné dans la nature de l'enfant.

2° Exclure de cette vie en commun tous les éléments qui ne s'y adaptent pas, à qui la coéducation ne convient pas ou qui ne conviennent pas à la coéducation. Dès l'âge où ils sont encore inoffensifs, un bon éducateur n'a pas de peine à découvrir ceux des enfants qui ne peuvent être laissés dans un milieu mixte sans danger pour eux et pour les autres. Son devoir est alors de les éloigner si le bon esprit de l'école, si la franchise et la loyauté ambiantes, risquent d'avoir à pâtir de leur présence. Cela dépend naturellement du nombre des élèves et des traditions de droiture qui les animent. Une bonne école absorbe, assimile et purifie des éléments qui auraient peut-être ébranlé telle autre école animée d'un esprit moins élevé. Nous pourrions apporter à l'appui de cette affirmation des faits qui pourraient sembler tenir du prodige. Mais nous avons aussi observé qu'un bon éducateur peut prévenir le mal possible longtemps avant qu'il se manifeste, alors que l'enfant est encore absolument incapable de nuire.

3° La dernière mesure concerne les éducateurs. Le premier venu, même s'il est honnête, ne convient pas au rôle de maître dans un institut coéducatif. Les éducateurs et les éducatrices qui veulent y exercer une activité féconde doivent avoir été formés en vue de cette tâche : connaissance des particularités psychiques des deux sexes, tact psychologique, influence éducative exercée non pas sur l'Enfant —

type conçu *in abstracto*, — mais sur les petites individualités concrètes que l'on a devant soi. Le flair psychologique est toujours utile à un éducateur sérieux ; dans une école mixte, il est indispensable.

Ces conditions sont-elles réalisées, la coéducation, à notre avis, s'impose. Ses avantages l'emportent alors infiniment sur ses inconvénients problématiques, moins graves que ceux de la claustration ou simplement de la séparation arbitraire et irrationnelle des sexes. Quels sont ces avantages ? Bornons-nous à en indiquer deux qui touchent à l'avenir et et aux conditions essentielles de la vie en commun : le mariage et la collaboration.

En premier lieu nous dirons : il est bon de ne pas s'ignorer, d'un sexe à l'autre, avant le mariage. La thèse nous paraît évidente. Trop de jeunes hommes semblent ne considérer la femme que comme un joujou plus ou moins précieux et non comme un être humain. Que certaines féministes de modèle anglais ne les attirent pas outre mesure, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Mais pourquoi la femme sérieuse et cultivée les rebute-t-elle souvent ? Pourquoi, tout en l'admirant, n'en veulent-ils pas pour épouse ? C'est que, las des affaires, ils rêvent de trouver auprès de leur compagne un simple réconfort et une distraction passagère sans se douter qu'elle mériterait souvent d'être prisee plus haut, de devenir leur collaboratrice spirituelle. L'influence de la femme sur son époux et sur ses enfants s'étendrait ainsi bien loin en dehors et au-dessus de la limite étroite du foyer domestique.

De son côté il arrive à la jeune femme de rêver d'un Amadis et d'être cruellement déçue lorsqu'elle en vient à s'apercevoir que son héros n'est point toujours pareil à celui de ses songes de jeune fille. Et quand, liés pour la vie par les conventions ou les intérêts, on s'aperçoit qu'on s'est trompés de voie, il est trop tard !

« D'aucuns sont surpris par l'amour, dit Georges Meredith, et signent une trêve, ils n'en sont pas moins étrangers l'un à l'autre. » Que d'amertume dans cette seule phrase ! Et Robert-Louis Stevenson, dans *Virginibus Puerisque*, s'étonne de voir garçons naris et jeunes filles novices s'engager « dans la grande traversée de la vie avec des idées aussi monstrueusement divergentes. Mon étonnement, dit-il, n'est pas que quelques-uns de ces couples fassent naufrage, mais bien qu'il y en ait un qui arrive jusqu'au port. »¹

Le second avantage que nous voyons à la coéducation est celui d'un apprentissage de la collaboration. — Toute vie commune est une collaboration... ou n'est pas ! — S. Poirson, qui a écrit un chaleureux plaidoyer en faveur de la coéducation des sexes, remarque fort bien que celle-ci inculque aux enfants dès le bas âge la nécessité de l'entraide. Or y a-t-il un domaine où l'entraide soit à la fois plus fréquente, plus intime et plus douce que dans la famille ? S'il est vrai que dans le domaine social l'homme soit par excellence l'agent de différenciation et la femme l'agent de concentration, l'homme le créateur des valeurs de l'avenir et la femme la conservatrice des valeurs du passé, auxquelles elle algamane lentement les valeurs assurées du présent, telles que l'homme les lui fait sentir, il faut que cette collaboration incessante, et en quelque sorte subliminale soit préparée par une connaissance qui ne date pas d'hier, mais de toujours. L'idée de Fœrster que l'influence de l'homme sur la femme ne doit commencer qu'à l'âge adulte, alors qu'ils se sont formés à part l'un de l'autre, nous paraît à cet égard une erreur manifeste. La seule chose que l'on puisse savoir avant, mais ne « connaître » qu'après le mariage, c'est que la femme normale concentre tout son amour sur l'homme et le foyer familial, tandis que l'homme partage le plus souvent son

¹ Cité par BURNES, *op. cit.*, p. 202.

cœur entre sa famille et un intérêt créateur : profession ou art. La femme doit savoir respecter cette puissance de « sublimination » spirituelle sans laquelle l'homme serait diminué. L'homme, de son côté, doit, par son affection constante, entretenir le feu de la Vestale de peur que, s'il le laisse s'éteindre pendant qu'il poursuit ses châtiments, son foyer ne soit dévasté par la mort.

Se connaître pour ne pas s'illusionner sur le compte l'un de l'autre, avoir appris à collaborer très jeune à l'œuvre de la vie pour pouvoir monter ensemble très haut sur le chemin qui conduit à l'idéal, c'est déjà beaucoup. Ce n'est pas assez. Ou plutôt ce ne sont là que les moyens de tendre à une fin plus élevée : l'ennoblissement réciproque. Que l'on ait une religion ou que l'on n'en ait pas, on sait ou on sent ce que signifient ces termes : se dépasser soi-même en une aspiration fervente vers l'infini. Or il est certes accordé à quelques existences, ce bonheur de s'élever l'un l'autre au sein de ce qu'Ellen Key a appelé le Grand Amour. Mais qu'une vie physique et morale plus saine et plus calme, qu'une connaissance réciproque plus ancienne et plus intime soient accordées aux enfants et aux adolescents, il y a lieu de croire que ce Grand Amour sera alors le partage d'un nombre d'êtres toujours plus grand. Surtout il faut, comme l'a dit P.-H. Loyson, que le jeune homme ait connu d'abord chez la femme la jeune fille et non la fille.

Qu'on nous permette de donner ici comme conclusion quelques lignes du beau rapport de Paul Hyacinthe Loyson auquel nous faisons allusion. Il l'a présenté au II^e Congrès international d'éducation morale à la Haye, en 1912, et intitulé : *Les deux muses de l'adolescent*. L'une de ces muses est la nature, l'inspiratrice féconde et inaltérablement jeune des âmes assoiffées d'infini. L'autre muse de l'adolescent est la jeune fille :

« Mais dans l'enfant, dit-il, ¹ voici que se dessine le jeune homme. Voici venir sa décisive initiation : la pensée de la femme entre dans son rêve. Que ce ne soit pas par la porte basse ! De cette condition dépend toute la valeur future de l'homme et de la race.

« Et d'abord, que sa première éducatrice ne l'abandonne pas ! Est-ce que la nature n'est pas un amour qui se cherche ? L'être jeune sentait en elle une sympathie, une harmonie, une communion. Mais il la trouve maintenant trop lointaine, il la veut plus totale, plus proche et plus semblable à lui. Pourtrait il n'est pas un cœur un peu bien doué qui n'associe l'idée de la nature aux premiers montées de la sève dans son cœur et qui, à la première blessure, ne tende des bras désespérés vers cette maternité souriante :

« Car la nature est là qui t'appelle et qui t'aime. »

« Ce rêve de l'infini qui le hantait au sein des bois, la fréquentation de la jeune fille le prolonge et le précise chez le jeune homme. Si la nature, pour lui, était Dieu diffus, la femme, c'est Dieu plus conscient : c'est toute l'aspiration de l'univers qui, à ses yeux, se concentre en un seul être. Cette période de romantisme nécessaire est le stage indispensable de l'être normal. Il faut connaître la jeune fille à l'âge du rêve, car il est trop tard de ne connaître la femme qu'à l'heure du désir. Il faut avoir appris à vouloir très haut pour ne pas désirer trop bas. Il faut s'être concentré dans un très pur idéal de la femme pour ne pas se disperser dans le désir des femmes. On ne décroît pas de la poésie dans la débâche, tandis que nul ne remonte plus de la débâche à la poésie. La jeune fille préserve le jeune homme de la fille.

« Que cette grande vérité ne soit pas respectée, que l'homme connaisse la femme trop tard et il ne verra pas qu'elle était le soutien élu pour l'élever au-dessus de lui-même ; il ne l'apercevra plus que comme instrument pour s'abaisser, pour « s'amuser ». Parce que les forces physiques se refont, il s'imaginera qu'il en est de même de la force morale, de l'irréconçurable fraîcheur de la sensibilité de l'amour ardent, sobre et chaste de la jeunesse. Il abordera sans initiation, comme une pratique, ce qui pouvait et devait être la grande religion de sa vie. »

Ad. FERRIÈRE

Directeur adjoint du Bureau International d'Éducation.

¹ Cité d'après le journal *Les droits de l'Homme*, Paris, 8 sept. 1912.